

**ANNALES**  
DE LA  
**PROPAGATION DE LA FOI**

POUR LES  
**PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL**

---

**NOUVELLE SERIE**

---

**SOIXANTE-DIX-HUITIÈME NUMÉRO**

---

**OCTOBRE 1902**



**MONTREAL**

**ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul**

---

1902

*Permis d'imprimer :*

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 15 juillet 1902.

I  
faç  
sion  
qua  
61,0  
son



leur l  
plutô  
monti  
er qu  
futurs  
morce  
j'ai so

# Promenade autour de Saint-Albert

(CANADA)

---

Par le R. P. L.-S. CULERIER, Oblat de Marie-Immaculée

---

Le récit dont nous commençons la publication rappelle d'une façon pleine de charme et d'intérêt les débuts de l'une des missions du Canada central qui s'est signalée par les plus remarquables progrès. La moitié de la population (30,000 habitants sur 61,000) est catholique et confiée aux soins de 42 prêtres, dont 15 sont natifs du pays même.

---

*Pinguetent speciosa deserti  
Et exultatione colles accingentur...*

(Ps. 64.)

**L**A colline de Saint-Albert mire son front dans un modeste lac où viennent s'abreuver les bestiaux qui errent autour des habitations. D'innocentes créatures telles que celles qui réchauffèrent de leur haleine le berceau de Jésus, un bœuf, un cheval ou plutôt un âne et des moutons broutent sur les pentes des monticules une herbe desséchée par l'automne. Des enfants, et qui le vénérable Mgr Grandin découvre avec joie les futurs prêtres de son diocèse, s'amuse à faire flotter un morceau de bois sec sur les eaux. Tel est le spectacle que j'ai sous les yeux en écrivant ces lignes.

\* \* \*

Remontons d'un demi-siècle en arrière ; comparons le présent au passé.

Il n'y avait rien ici il y a quarante ans : pas d'église, pas de couvent, pas d'évêché, pas de séminaire, pas de village . . . seulement quelques *loges* de sauvages, et des buffalos.

\* \* \*

Voici dans quelles circonstances eut lieu la fondation de la première cité épiscopale de la Saskatchewan.

Vers la mi-janvier 1861, Mgr Taché et le R. P. Lacombe se rendirent du lac Sainte-Anne à Edmonton. Après avoir longtemps voyagé dans les bois, ils atteignirent le sommet du coteau, là où se trouve la-vieille cathédrale. Ils parlaient sans doute de l'avenir du pays comme nous faisons de son passé. Ils s'arrêtèrent. Tout était gelé et couvert de neige ; mais, pour des gens fatigués de la monotonie de la forêt, tout était enchanteur.

Durant le séjour de l'évêque à la mission du lac Sainte-Anne, on avait décidé de fonder une mission nouvelle à proximité d'Edmonton, dans un endroit propice pour la culture.

“ — N'est-ce pas une belle place ici ? dit le R. P. Lacombe.

“ — Certes ! nous n'avons rien vu de plus beau depuis notre départ du lac Sainte-Anne.

“ — Si nous choisissons cet emplacement . . . ”

Après quelques moments de silence et de prière, l'évêque planta son bâton dans la neige en disant : “ Ce sera ici ! ” et, au mois d'avril suivant, on commençait les travaux. On eut soin, plus tard, de placer le maître-autel de la cathédrale actuelle, vers l'endroit où Mgr Taché et le R. Père Lacombe s'étaient arrêtés.

Les premières messes dites sur cette colline, furent célé-

brées sous la tente, en attendant qu'il y eût une maison bâtie. Puis la sacristie actuelle, basse d'étage avec ses petites fenêtres carrées de seize pouces d'arête, servit d'église. C'est là que Mgr Grandin fut solennellement reçu en 1868.

Ce jour-là, R. P. Rémas fit un discours dont une phrase restera célèbre. Il s'exprimait ainsi :

“ Hélas, bien des fois depuis quinze ans, j'ai dit : “ Qu'on nous donne donc un évêque et nous ferons des merveilles, tout changera, tout grandira. ” Dieu soit loué ! Aujourd'hui, nous sommes exaucés. ”

\* \* \*

Jusqu'alors, l'unique évêque avait été Mgr Taché, de résidence à Saint-Boniface. Il fallait six mois pour avoir une décision du prélat. Dans ces conditions, situés à l'extrémité ouest du diocèse, les quatre ou cinq missionnaires de ce pays ne pouvaient rien faire de solide et de durable.

En 1868, Mgr Grandin, élu coadjuteur de Saint-Boniface, venait résider ici. Le prélat logea d'abord dans une vraie bicoque en troncs d'arbres sommairement équarris.

\* \* \*

La cathédrale fut bâtie par les missionnaires Oblats, Pères et Frères. Le Frère Bouves en fut l'architecte et l'entrepreneur. Sous sa direction tout le bois requis pour la construction fut scié à la main. Les pierres pour les fondations furent extraites par les novices et les Frères. Ceux qui, comme les PP. Doucet, Blanchet et Van Tighem, devaient travailler à l'édification du temple spirituel, débutèrent dans les travaux matériels de la cathédrale.

L'église s'éleva et se meubla peu à peu. Les peintures qui

ornent le fond du sanctuaire ne datent que de vingt ans. Les anges sculptés sont l'œuvre d'un Frère convers. À juger de l'intérieur par le dehors, on n'espère pas trouver d'œuvres d'art dans le sanctuaire : les missionnaires ont d'abord visé au solide ; puis ils ont pensé à l'agréable, et ils ont réussi à le procurer.

Cet édifice a reçu, à diverses époques, la visite de person- nages distingués dans l'Etat et dans l'Eglise. En 1884, le lieutenant gouverneur Dewdney ; en 1894, lord Aberdeen, gouverneur général du Canada ; en 1900 lord Minto, aussi gouverneur général, passèrent à Saint-Albert. Des visiteurs ecclésiastiques vinrent aussi. Plusieurs évêques honorèrent en 1892 Saint-Albert de leur présence et ils y célébrèrent le 29 mai, les noces d'or des Missions du Nord-Ouest.

\* \* \*

Le premier missionnaire du diocèse fut M. Thibault, qui séjourna environ trois mois dans ces régions en 1842 et qui y fonda la première mission. Le cinquantième anniversaire de ce glorieux événement amena à Saint-Albert la plupart des anciens apôtres du pays : NN. SS. Lafèche, Taché, Grandin, et les RR. PP. Lacombe, Rénas, Vegreville.

Mgr Taché avait vu, trente ans auparavant, les humbles débuts de cet évêché. Que de changements depuis ! Sa tente de missionnaire avait fait place à une maison spacieuse, et un millier de fidèles se pressaient aux abords de l'église. Un couvent avait été construit. Des accroissements prodigieux avaient succédé aux semis invisibles des dix premières années. Le R.-P. Rénaud avait bien prophétisé en disant : " Qu'on nous donne un évêque et nous ferons des merveilles ! " Les espérances les plus optimistes de Mgr Taché étaient de beaucoup dépassées. Et que n'eût pas dit le saint

archevêque s'il lui avait été donné de voir ce qui s'est fait depuis moins de dix ans !

\* \*

Ce que Mgr Taché ne peut revoir parmi nous, Son Excellence Mgr le délégué apostolique l'a admiré naguère. En présence du représentant du Saint-Père, Mgr Grandin a rappelé ce qu'étaient les missions primitives.

“ Une baraque en bois ordinairement de 20 pieds sur 30 contenait à l'une de ses extrémités une alcôve que l'on tenait aussi propre que possible ; là se trouvaient l'autel et un petit tabernacle renfermant le Dieu de Bethléem, qui venait partager notre pauvreté et la rendre supportable, sinon aimable. Cet alcôve était en planches, quand nous en avions, quelquefois en toile ou en un tissu moins solide encore. La maison servait à toutes les fins · on y trouvait un atelier de menuiserie, la cuisine, la salle de réception des sauvages et des autres visiteurs. Elle servait d'église quand l'alcôve était ouverte ; c'était là notre réfectoire et le dortoir. La toiture de la maison était faite de morceaux d'écorce de bouleau, recouverts de terre. Les lits consistaient en peaux de buffles ou de caribous étendues sur le plancher. On s'y couchait enveloppé d'une couverture, et on trouvait que l'heure du lever arrivait trop vite, quand même. Une fois levé, on transportait au grenier, quand il y en avait un, les peaux et les couvertures, ou bien on les roulait le long de la muraille. Les vitres des fenêtres n'étaient que de grossiers parchemins ; c'était un luxe inouï qu'un carreau de verre au milieu. Les portes tournaient sur des gonds de bois de bouleau durci au feu ; les loquets étaient formés aussi de morceau de bouleau et des ficelles les faisaient manœuvrer. C'est ainsi qu'ont commencé tous les établissements du Nord-Ouest.

\* \*

Peu de missionnaires, témoins des jours anciens, survivent encore.

L'auguste prélat qui évoquait ces touchants souvenirs, le cher et vénéré-Mgr Grandin, fut vingt-cinq ans évêque avant de pouvoir porter tous les insignes épiscopaux dans sa cathédrale, tant l'édifice primitif était exigü.

Cette cathédrale qui s'en va en ruines, a eu ses jours de gloire quand il s'y faisait des ordinations. Celle du 19 mars 1890 fut remarquable entre toutes. Ce jour-là le R. P. Cunningham reçut l'onction sacerdotale. C'est le premier métis de tout le Nord-Ouest qui ait été admis aux ordres sacrés. Son entrée dans la milice sainte eut pour bon effet de détruire un préjugé commun au Canada : " Un métis disait-on ne peut pas faire un prêtre ! "

Un jeune homme, témoin de la cérémonie, en fut si frappé qu'il ne pensa qu'à l'imiter et bientôt, lui aussi, aura l'honneur de dire sa première messe dans la vieille cathédrale. C'est le Frère Patrick Beaudry, diacre et profès chez les Oblats de Marie-Immaculée. . .

Voyez justement là-bas un peu au sommet de la colline à droite, la maison où il est né. A côté vous remarquez les tentes du chef Alexandre venu à Saint-Albert pour se promener. Plus loin, un campement de dames métisses. Autrefois les indiens ne sortaient pas sans être affublés de plumes, de colifichets, de peaux d'ours ; maintenant . . . ils sont habillés comme vous et moi.

\* \* \*

Les Blancs qui vivaient dans le Nord-Ouest, avant la venue des prêtres, étaient si éloignés de tout centre d'habitation et de pays cultivés, qu'ils pouvaient facilement se croire séparés du monde. Ils en étaient séparés, en effet,

par les mœurs, par les habitudes et surtout par les pratiques religieuses. Durant plus d'un demi-siècle il n'y eut ni église, ni autel, ni prêtre; cependant la contrée était alors habitée par un nombre considérable de Canadiens-Français, employés ou agents des Compagnies de traite, qui tous, dans leur enfance, avaient été formés aux douces et salutaires pratiques de la Religion.

Ces pauvres jeunes gens, privés de tout secours religieux et n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, oubliaient souvent les préceptes de morale que leurs mères leur avaient appris. Il est à désirer qu'on n'écrive jamais un livre ayant pour titre : *Mystères du Nord-Ouest*; sans rien donner à la fiction, la réalité seule serait abominable.

Un grand nombre de Blancs établis dans ces contrées s'y marièrent en se conformant aux usages des sauvages, c'est-à-dire en achetant des femmes. Le prix, si on le juge d'après nos idées, n'était pas considérable; une épouse coûtait trois chiens. Trois chiens, alors, valaient une fortune! Puis le divorce fut adopté et sans autre loi que le caprice des maris. Ceux-ci souvent revendaient leurs compagnes à un prix dérisoire, pour un calumet, un peu de tabac, etc. Ces pauvres créatures servaient même, quelquefois, d'enjeu dans une partie de cartes ou dans un pari quelconque; elles étaient livrées, sans contestation, comme épouse au gagnant. Le sens moral avait été si perverti chez un grand nombre que ces pratiques révoltantes n'excitaient pas d'étonnement.

Tels furent les premiers pères des Métis. Les canadiens qui avaient pris des femmes indiennes, formèrent le noyau d'une population de sang mêlé dont l'existence différait peu de celle des sauvages: comme eux, ils vivaient du produit de la chasse et de la pêche, durant l'hiver allant camper dans les prairies où le bœuf fournissait une abondante nourriture et au printemps revenant près des rivières poissonneuses.

Les Canadiens restés au service des compagnies vivaient un peu différemment. Durant l'été et l'automne, ils conduisaient les bateaux chargés de marchandises. En hiver, ils allaient à la chasse pour se procurer, soit de la viande fraîche, soit des fourrures. C'était l'âge d'or ; la monnaie était encore inconnue ; les vivres, les effets d'habillement et les fourrures étaient les articles en circulation. Il n'y avait pas d'école, les enfants ne recevaient pas d'éducation. Les Compagnies ne se mirent jamais en peine de faire enseigner aux métis la lecture, l'écriture, la culture de la terre. Elles aimaient mieux les tenir dans une sorte d'infériorité dont les conséquences pèsent encore sur un grand nombre. Il a fallu la prédication catholique pour mettre ici une vraie civilisation.

\* \* \*

Si vous assistez à la messe de 6 heures du matin le premier vendredi du mois, vous serez surpris du nombre des communions. Si vous venez aux exercices du chemin de la croix, en Carême, vous direz : " Je n'ai jamais vu rien de plus édifiants. "

Faites le tour de la paroisse et le dénombrement des familles (environ 175), vous constaterez qu'il y a une moyenne de quatre à cinq enfants par foyer. Beaucoup sont des nouveaux venus : établis sur des terres vierges, ils logent dans des maisons imparfaitement construites. Mais attendez deux ou trois ans et leur demeure de troncs d'arbres aura fait place à une maison en bois, régulière et coquette. Ainsi donc il y a ici une population bien religieuse, catholique, honnête, laborieuse.

Les métis forment encore la majorité numérique : il y a un noyau compacte de Canadiens-Français et d'Irlandais ou Écossais. Trois langues sont d'un usage quotidien, mais la

partie la p  
première c  
et ce nomb  
prophète !

Le saint  
Cunningham  
que, tantôt  
calement à  
quelque Père  
remplacer.  
grand conce  
dans sa char  
infirmités le  
tient fidèle  
chez lui les  
des Missions

Cet établis  
vent des Scet  
cette vaste m  
la communau  
lage, une éco  
de vieillards,  
sont soutenue  
économie, leu

(1) Mgr Grand

partie la plus considérable du ministère se fait en cris. La première communion de 1901 a compté soixante enfants et ce nombre ira grandissant. Le R. P. Rémas a donc été prophète !

\* \* \*

Le saint ministère est exercé par les RR. PP. Mézer et Cunningham. Mgr Legal quand il est ici, fait tantôt l'évêque, tantôt le vicaire. Vous pourrez le voir officier pontificallement à Noël, et si on vient demander pour un malade quelque Père occupé ailleurs, Mgr Legal s'empressera de le remplacer. Quant à Mgr Grandin, ce n'est qu'aux jours de grand concours qu'il entend les confessions des hommes dans sa chambre. Mais son temps de vicariat est passé ; les infirmités le retiennent d'ordinaire dans sa chambre. Il tient fidèlement au courant sa correspondance, il reçoit chez lui les petits séminaristes à qui il raconte l'histoire des Missions de Saint-Albert (1).

\* \* \*

Cet établissement, à l'ouest de la cathédrale, c'est le couvent des Sœurs Grises. Les œuvres sont nombreuses dans cette vaste maison qui abrite plus de 150 personnes ; il y a la communauté, le noviciat, les classes des enfants du village, une école pour les sauvages, un orphelinat, un asile de vieillards, un hôpital, une ferme. Toutes ces œuvres sont soutenues par l'industrie personnelle des Sœurs, leur économie, leur travail et quelques dons. Elles reçoivent

---

(1) Mgr Grandin est mort depuis que ces pages ont été écrites.

N. D. L. R.

une subvention du gouvernement pour une quarantaine d'enfants pauvres.

Il y a trente-trois ans que les Sœurs Grises ont commencé leur fondation à Saint-Albert. Au début, elles n'eurent d'autres secours que leurs bras ; on les voyait conduire des charettes à bœufs et travailler comme des filles de fermes ; l'amour du bon Dieu et des orphelins les avaient rendues mères des pauvres et des abandonnés. Aujourd'hui leur sort s'est amélioré comme celui de tous ceux qui ont vieilli dans le pays. Mais les soucis, les inquiétudes, les souffrances, les travaux sont encore leur pain quotidien.

\* \* \*

Suivons pas à pas les progrès lentement réalisés au cours de trente années.

En 1871, quand Saint-Albert fut érigé en évêché, il n'y avait guère qu'une cinquantaine de maisons disséminées çà et là autour de cette colline. Deux chrétiens, au plus, négligeaient d'accomplir leur devoir pascal ; mais il était difficile de faire abandonner aux gens la vie nomade pour les travaux de la terre et ils ne comprenaient pas les bienfaits de l'instruction pour leurs enfants.

\* \* \*

En 1879, quelques bonnes familles canadiennes vinrent se joindre à la population primitive. Aux principales fêtes de l'année, quand le curé en exprimait le désir, il y avait communion générale. Les exercices du Carême, le mois de Marie, les Quarante Heures étaient suivis avec fidélité. Chaque année on donnait une retraite de huit jours à la population.

Le R. P. Rémas se dévouait à l'œuvre des catéchismes. Il prenait les enfants deux fois par jour, les adultes le dimanche. En outre, il s'en allait tous les jours à domicile, dans les maisons, dans les loges des métis et des sauvages, instruire et préparer les vieillards à la première communion.

La vieille cathédrale était, en somme, achevée. Elle avait déjà coûté plus de 60,000 francs. A la même époque on construisit le nouvel évêché, il remplaçait la misérable grange qui jusque-là avait servi de demeure aux missionnaire et à l'évêque.

L'école contenait soixante élèves qui recevaient l'instruction en français et en anglais. On songeait même déjà à fonder une sorte de collège...

L'orphelinat avait alors trente à quarante enfants, retirés de la misère et trouvant dans les Sœurs l'affection et le dévouement dont ils avaient été privés par la mort ou l'abandon de leurs parents.

\* \* \*

Les Sœurs possédaient une pharmacie bien montée et distribuaient quantité de remèdes aux indigents ; elles visitaient aussi les malades à domicile. Mais Saint-Albert n'avaient pas de médecin. Les docteurs se tenaient encore dans les centres civilisés ; ils sont venus !

Les Sœurs avaient soin de la sacristie, de la lingerie de l'évêché, de la cuisine, où plus de deux milles repas étaient donnés chaque année aux métis et aux sauvages affamés..

\* \* \*

En 1893, le pays s'ouvrit grandement à la colonisation.

De tous les Etats de l'Europe les Blancs arrivaient. Saint-Albert eut dès lors l'exercice du ministère paroissial proprement dit, une école fréquentée par cent vingt enfants, un orphelinat très nombreux, une communauté de quinze sœurs grises. Trois autres écoles fonctionnaient dans la campagne, ayant chacune une assistance moyenne de dix-huit enfants.

L'évêché neuf de 1879 avait changé de locataires... Mgr Grandin l'avait cédé aux Religieuses et était venu habiter son évêché actuel. Mais, si tout le reste progressait, la cathédrale vieillissait. Jadis, ses flancs étaient trop larges pour la population. Depuis, ils sont devenus trop étroits et on songe sérieusement à en bâtir une nouvelle. Déjà environ 550 charges de cailloux ont été amenées sur la colline... et tout n'est pas fait...

Le ministère paroissial est de plus en plus chargé. Le R. P. Mérier, le curé actuel, est littéralement accablé par la besogne. Je l'ai vu demeurer à l'église depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à huit heures, pour entendre les confessions, et cela, trois fois par semaine. En temps ordinaire, il se tient à son presbytère, où il n'a jamais de repos assuré ; il y a toujours quelque visiteur, et, à tout propos, il doit parler en trois langues, en français, en anglais, en *cris*. Les appels des malades lui prennent ses autres moments. Il est aumônier du couvent ; il est économiste du couvent ; il est économiste de l'évêché ; il a la surintendance de la ferme.

Bien des fois j'ai comparé le ministère paroissial des missions où j'ai passé en qualité de vicaire, Edmonton, Macleod, Calgary, avec le ministère tel que je l'ai observé dans le doyenné où je suis né... Quelle différence !

Pour ne parler que de Saint-Albert, il faudrait que le curé et le vicaire n'eussent à s'occuper que des affaires de la paroisse. Or, le curé doit faire la tâche de trois hommes,

et le vicaire est souvent appelé pour donner des retraites aux sauvages dans des missions lointaines. Il faudrait deux prêtres de plus. Mais où les trouver ?

\* \* \*

Il y a près de l'évêché une institution qui a contribué pour une part considérable au soutien des missionnaires et au progrès de la paroisse. C'est la ferme ! Elle a été très critiquée ! on devait s'y attendre. Se figure-t-on, disent les gens superficiels, une ferme à moins de 100 mètres de l'évêché et des chevaux, des bœufs, des moutons, rôdant au-dessous des fenêtres du palais épiscopal. Les mondains et surtout ceux qui viennent au secours du clergé par leurs critiques plutôt que par leurs deniers, n'ont pas craint de dire que c'était un gouffre.

Heureusement les bons chrétiens, ceux qui ont à cœur l'avancement des missions, ceux qui savent qu'il nous faut entretenir plus d'œuvres que les ressources envoyées de France ne nous permettent de le faire, ont approuvé cette fondation. Ils comprennent que nous ne pouvons inculquer des mœurs chrétiennes à un peuple nomade qu'en lui donnant l'exemple de la vie sédentaire et laborieuse !

Dans notre mission de Saint-Albert, il ne s'agit pas seulement de former des chrétiens, il faut aussi former des agriculteurs. Les Métis jusqu'à présent ne vivaient guère que du produit de la chasse ; mais cette ressource ayant considérablement diminué et pouvant, d'un jour à l'autre faire complètement défaut, il s'agit de leur en procurer une plus abondante et surtout plus certaine ; c'est celle qu'un sol riche et vaste peut leur fournir ; mais pour amener les Métis à cultiver la terre, il faut le faire sous leurs yeux.

Bientôt vous verrez les vastes champs qui ont été conquis sur la forêt depuis trente ans. Alors les missionnaires n'a-

vaient que de 30 à 40 arpents de terre à ensemen-  
cer. Ils possédaient déjà soixante bêtes à cornes, bœufs et vaches,  
et autant de chevaux. Les bœufs et les chevaux servaient  
pour les transports aux diverses missions, pour les voyages,  
pour le labourage. Avec le lait des vaches on se nourris-  
sait, et on faisait du beurre que l'on envoyait aux rési-  
dences où il n'y en avait point. Les Frères convers furent  
les facteurs les plus actifs de cette partie de la mission.  
Mais alors, la ferme n'était pas équipée de tous les ins-  
truments aratoires nécessaires. Il eût été ruineux de les  
faire venir de loin. Il n'était pas rare de voir un prêtre,  
quelquefois même l'évêque, une hache à la main, préparer  
le bois pour une construction projetée. Il était bien moins  
rare encore de voir chaque année, durant les mois d'été  
des prêtres travailler à charrier les foins pour nourrir  
les bestiaux durant l'hiver. On a vu des missionnaires fau-  
cher du matin au soir ou scier le blé à la faucille. A !  
c'était rude et long !

\* \* \*

Les sœurs ont une cinquantaine d'orphelins ou d'orphe-  
lines pour lesquels elles ne reçoivent absolument aucun  
secours. Je me trompe : le bon Dieu, lui, vient à leur  
aide : leur ferme a rendu, il y a trois ans, 73,600 kilo-  
grammes de grains : blé et avoine compris. Les champs de  
l'évêché ont rendu, à la même époque, 145,000 kilogrammes  
de grains. Ces magnifiques récoltes n'apportent à la mis-  
sion que le strict indispensable. Il faut, en effet, entre-  
tenir le personnel nombreux de l'évêché et de l'église. Si  
on a besoin pour le séminaire de pain, de viande, de bois,  
c'est la ferme qui le fournit.

Ah ! ils sont bien mal inspirés ceux qui critiquent une si  
précieuse institution.

du  
de  
sit  
est  
St-  
tou  
no  
ont  
im  
fair  
  
L  
touj  
Ava  
déjà  
Et  
qu'il  
Gran  
garç  
Le  
la dir  
tudes  
pas a  
éduca  
vie d  
mal n  
de tro  
aussi  
se rega  
liarité

J'ai connu des messieurs qui venaient ici en amateurs durant l'été. On les recevait généreusement : on s'efforçait de diminuer pour eux les privations et les souffrances nécessitées par notre pauvreté ; ils visitaient seulement ce qu'on est convenu d'appeler les centres, comme Edmonton, St-Albert, Calgary, et, avec cet aperçu rapide, ils croyaient tout connaître ; retournés chez eux, ils avaient le tort de nous porter au-dessus des nues :

“ — Oh ! ces bons Pères ! ils ne sont pas à plaindre : ils ont de grandes maisons, de superbes églises, des fermes immenses ! A quoi bon leur donner des aumônes ! c'est leur faire honte. ”

\* \* \*

Le séminaire est aussi vieux que le diocèse ; il n'a pas toujours eu la forme actuelle, mais il a toujours existé. Avant même de venir à Saint-Albert, Mgr Grandin, avait déjà l'idée de choisir des prêtres parmi les Métis.

En 1875, le prélat fit part à son neveu du grand désir qu'il avait de former un clergé indigène. Le R. Père Henri Grandin entreprit alors d'enseigner le latin à cinq petits garçons. Un seul a persévéré, le R. Père Cunningham.

Le jeune Cunningham étudia donc d'abord le latin sous la direction du R. P. Grandin, qui lui fit prendre des habitudes de vie régulière et ecclésiastique. Le néophyte n'est pas arrivé au sacerdoce sans difficultés. A cause de son éducation première, il lui était difficile de se faire à la vie du petit séminaire et à la vie de communauté. Le mal national des métis et des sauvages en général, c'est de trop douter d'eux-mêmes : ils sont timides. Par suite aussi de leur vie de campements à la prairie, les Métis se regardent tous comme parents. Il en résulte une familiarité qui n'est pas sans danger. Le Père Cunningham

acheva ses études littéraires à l'Université d'Ottawa et revint faire ses études théologiques sous la direction du R. P. Legal, missionnaire des Pieds-Noirs, aujourd'hui évêque coadjuteur.

Le F. Beaudry, dont l'ordination aura lieu l'année prochaine, est aussi métis.

En 1893, Mgr Grandin quèta en France et en Belgique. On pense peut-être que c'est une tâche agréable ! Un jour trois servantes de Laval lui remirent chacune 200 francs, ce fut un puissant encouragement. Mais le lendemain le vieil évêque fut éconduit sans ménagement : il y en avait, lui dit-on, trop de son espèce. Cependant, d'aubaine en avanie et d'avanie en aubaine, il réussit à glaner, sou par sou, une somme suffisante pour faire aménager le local destiné à abriter ses petits séminaristes. On se fait difficilement une idée des frais de construction dans ces pays. La main d'œuvre est écrasante : les charpentiers reçoivent 12 fr. 50 par jour ; l'entrepreneur demande de 15 à 20 francs ; les poseurs de briques prennent 20 francs. Toutes les fournitures : clous, vis, outils, ustensiles, etc., viennent de Montréal à grands frais. Nous payons 25 francs pour 50 kilogs de marchandises. Oh ! il coûte cher de vivre dans un pays nouveau.

Nos élèves appartiennent à toutes les nationalités représentées au Canada. Il y a deux Canadiens français de Saint-Albert ; un Métis Iroquois-Cris du Lac, 3e année ; un irlandais anglais, de Medecine-Hat ; un irlandais acadien de Pincher-Creek ; un français canadien, de Strathcona ; un gallicien (ruthène), de Rabbit-Hill, et un anglais d'Edmonton. Ce n'est donc pas sans raison qu'on appelle notre séminaire " La Petite Propagande " ; en effet on y parle sept langues.

On a quelque espoir que bien des prêtres sortiront de cette maison. Ce sera la juste récompense des peines et des

sa  
m  
M.  
à l  
sic  
L'  
a f  
au  
con  
ave  
Alb

sacrifices qu'elle aura exigés. Chaque élève ne coûte pas moins de 750 francs par an... Les aumônes recueillies par Monseigneur ont suffi depuis dix mois. On a fait une quête à Pâques dans toutes les missions blanches. Quelques missionnaires ont donné, qui, 20, qui 50, qui 100 francs. L'Europe chrétienne, par le Canal des *Missions catholiques*, a fourni son obole, et Dieu a fait fructifier toutes ces aumônes.

Vous tous, amis des missionnaires, agréez ces pages comme un témoignage de reconnaissance de ce que vous avez bien voulu faire, pour le Petit Séminaire de Saint-Albert ! Merci pour le passé et pour l'avenir !

# SOUVENIRS FRANCO-TONKINOIS

1879-1886

PAR UN MISSIONNAIRE

*Ancien aumônier des hôpitaux de Nam-Dinh et d'Hanoi  
pendant la guerre du Tonkin*

(SUITE)

XVIII

**Triumvirat. — Journées des 15, 16, 17 août — Prise  
des forts de Thuan-An. — M. Harmand et le  
traité du 25 août. — Combat de Phung,  
1er et 2 septembre. — A Nam-Dinh et  
à Ha-Noï. — Nguyen-Huu-Do.**



**A**INTENANT la situation commence à se dessiner sous des couleurs moins sombres ; mais elle n'est pas encore bien brillante. Un décret en date du 8 juin avait nommé M. Harmand, commissaire général de la République française au Tonkin et en Annam. M. Harmand, ancien médecin de la marine et compagnon de Francis Garnier en 1873, connaissait bien les choses d'Annam : on le disait très intelligent, mais très jaloux de son autorité. On lui adjoignait le général Bouët comme

fa  
lui  
qu  
qu  
da  
tu  
cel  
ma  
per  
pré

L  
app  
A  
parl  
le T  
prov  
tait  
relle  
forts  
draie  
chine

commandant supérieur des troupes de terre, et l'amiral Courbet comme commandant en chef de la division navale du Tonkin. Il n'y avait pas besoin d'être grand clerc pour prévoir que ce triumvirat ne durerait pas longtemps. Mais il faut reconnaître que tout d'abord le commissaire général mena rondement les choses.

Tu-Duc venait de mourir le 17 juillet, sans laisser d'enfant, malgré ses nombreuses épouses : il avait désigné pour lui succéder son neveu Duc-Duc, qui disparut au bout de quelques jours dans une révolution de palais. On sait ce que cela veut dire. Il fallait à tout prix empêcher les Mandarins de la Cour de mettre sur le trône une de leurs créatures dont ils se seraient servis contre la France, et pour cela il n'y avait qu'un seul moyen : aller à Hué. M. Harmand, de concert avec l'amiral et le général, décida de frapper l'Annam à la tête. L'amiral Courbet fit aussitôt ses préparatifs.

Le 25 août, à midi, un traité était signé, les sceaux apposés.

Appuyé par la victoire de Courbet, M. Harmand avait pu parler en maître. Le protectorat français était établi sur tout le Tonkin à partir du col de Déo-Ngang, situé au fond de la province de Ha-Tinh touchant au Quang-Binh, lequel restait au roi, vu que la limite de Déo-Ngang est plus naturelle et plus facile à garder. Les Français conservaient les forts de la rivière de Hué et les armeraient comme ils voudraient. La province de Binh-Thuan était annexée à la Cochinchine française. Il y aurait un résident français à Hué ;

chaque province principale aurait un administrateur français comme gardien du protectorat et directeur de l'administration mandarinale ; la France aurait la surveillance des finances. Toutes les troupes annamites amenées dans le Tonkin devaient être rappelées sans retard. Les Français se chargeaient d'expulser les Pavillons Noirs. La France serait intermédiaire entre l'Annam et les puissances européennes, la Cour de Hué ne pouvant plus traiter directement avec aucune, pas même la Chine.

Ce traité était tout ce que l'on pouvait désirer de mieux.

Il n'avait pas été question de religion, mais M. Harmand, de retour à Ha-Noï, interrogé par Mgr Puginier si l'ancien article consacrant la liberté religieuse en faveur des chrétiens serait gardé et si plus tard il y aurait des considérations à ce sujet, avait répondu affirmativement.

La lettre et l'esprit du traité du 25 août étaient donc parfaits. Mais il fallait le faire respecter et appliquer, ce qui fut autre chose.

\* \* \*

Le commandant Badens venait d'être nommé lieutenant-colonel ; mais il quittait Nam-Dinh pour s'en aller à Ha-Noï remplir les fonctions de chef d'état-major. Très gracieusement, il m'invita à monter avec lui sur sa petite chaloupe à vapeur. Comme il n'y avait pas de malades en danger à l'ambulance, j'acceptai avec plaisir. Je n'avais pas remis les pieds dans la capitale du Tonkin depuis 1879. La perspective d'y passer quelques jours auprès de Mgr Puginier et des confrères qui s'y trouvaient, ne pouvait que m'être agréable.

Ce qui me parut le plus curieux fut d'assister à l'entrevue de Mgr Puginier avec Nguyen-Huu-Do, *tong-doc* (gouverneur) d'Ha-Noï, qui, réfugié à Phu-Hoai depuis le mois

de mai, était obligé de venir faire sa soumission et demander l'aman au commissaire général revenant de Hué. Il fallait se soumettre aux ordres du nouveau roi Hiep-Hoa et accepter le protectorat français. Quelle dure situation pour ce grand mandarin qui avait mis tout en œuvre contre nous !..

Nguyen se présenta en tenue de suppliant. Il se prosterna devant Mgr Puginier, qui ne put l'en empêcher, et, pendant une longue minute, il resta muet, les yeux baissés à terre.. Oh ! je ne trouvais pas cela du genre de Vercingétorix jetant épée, casque et javelot aux pieds de César.. Non ; mais je ne pus cependant me défendre d'un sentiment de pitié envers ce vaincu qui nous aurait écrasés s'il eût été vainqueur. Monseigneur lui témoigna tant de bonté qu'il gagna, autant que faire se pouvait, ce grand mandarin à la cause française.

Nguyen-Huu-Do fut élevé plus tard aux fonctions de *kinh-luoc* (vice-roi) du Tonkin et devint beau-père du roi Dong-Khanh, placé sur le trône par la France, après la prise de Hué en 1885.

## XIX

**Le colonel Bichot. — Cérémonie funèbre du 13 octobre à Ha-Noï. — Petit faits divers. — Occupation de Ninh-Binh**

Il fallait être fin politique avec tous ces hauts fonctionnaires, dont la plupart étaient nos ennemis irréconciliables. Tout en signant la paix le 25 août, ils envoyaient une ambassade à l'Empereur de Chine pour lui demander pardon et protester qu'ils seraient toujours ses vassaux s'il les

aidait à se débarrasser des Diables d'Occident. Nous rouvrons les portes toutes grandes aux mandarins qui quittaient les retranchements des Pavillons Noirs pour venir administrer le pays contre nous et, pendant ce temps, les troupes régulières du Céleste-Empire occupaient les provinces septentrionales du Tonkin. Il y eut même des mandarins annamites, comme Hoang Ke-Viem, à Ton-Tay, qui, malgré les ordres de la Cour, continuèrent la lutte acharnée contre la France. Le parti de la résistance finit par l'emporter à Hué et le roi Hiep-Hoa, qui avait accepté le traité du 25 août fut empoisonné.

\* \* \*

Le 10 septembre, le général Bouët, sous prétexte de mission spéciale, mais tout le monde dit pour divergence d'idées avec le commissaire général civil, fit ses adieux aux vaillants soldats auxquels il avait su donner courage et confiance, en les menant victorieusement à l'attaque dans les journées des 1er et 2 septembre. Il laissait le commandement supérieur des troupes au brave colonel Bichot.

Type de bravoure et de loyauté, le colonel Bichot était bien l'homme actif et vigoureux qu'il fallait pour mener les *marsouins*, au combat.

Maintenant qu'il est général inspecteur de l'infanterie de marine et qu'il a son bâton de maréchal (puisqu'il n'y en a plus en France), je ne compromettrai pas son avancement en disant que, lorsque j'entraï dans son cabinet de travail, il était en *cai-ao* tonkinois, le cou nu et laissant au grand jour une jolie croix d'or, qui vaut encore mieux que toutes les magnifiques décorations qui brillent aujourd'hui sur sa poitrine. Français sans peur ! chrétien sans reproches... " Bon, me dis-je, avec un chef comme celui-là, ça marchera... les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera

la victoire  
nommé  
Bichot e  
chef d'ét  
bonnes r  
Le 18  
marches  
dant Riv  
Kieu-Ma  
retrouver  
un servic  
rendre le  
glorieux  
fut des pl  
et soldats  
Le capi  
tombes ur  
" — Ad  
marins !  
France, qu  
de son dra  
cause de la  
sément ven  
avez fait d  
" Adieu,  
quin, d'Hé  
compagnon  
Tonkin, ad  
Après une  
chemin de T

la victoire ! ” Et quand, bientôt après, l’amiral Courbet fut nommé commandant en chef de l’expédition avec le colonel Bichot comme second, le lieutenant-colonel Badens comme chef d’état-major, les destinées du Tonkin étaient entre bonnes mains.

Le 18 septembre, grâce aux renseignements et aux démarches de Mgr Puginier, on retrouva la tête du commandant Rivière enterrée au milieu du chemin au village de Kieu-Mai. Un peu plus tard, on eut aussi la consolation de retrouver les corps des victimes du 19 mai. Le 13 octobre, un service funèbre fut célébré à Ha-Noï par l’évêque pour rendre les derniers devoirs religieux aux restes de ces glorieux soldats tombés au champ d’honneur. La cérémonie fut des plus imposantes. Officiers de terre et de mer, marins et soldats y assistaient sous les armes.

Le capitaine de frégate Morel-Beaulieu prononça sur les tombes un discours ému qui retentit dans tous les cœurs :

“ — Adieu, vaillants officiers ? adieu, intrépides soldats et marins ! adieu à vous tous, braves enfants de notre chère France, qui êtes morts loin d’elle pour soutenir l’honneur de son drapeau, en combattant contre la barbarie pour la cause de la civilisation . . . Le sang que vous avez généreusement versé sur le sol du Tonkin, le noble sacrifice que vous avez fait de vos existences ne seront pas inutiles.

“ Adieu, Rivière ! adieu, Berthe de Villers ! adieu, Jacquin, d’Héral de Brisis, Moulun. A vous tous, glorieux compagnons d’armes tombés sur les champs de bataille du Tonkin, adieu, ou plutôt au revoir ! ”

\* \* \*

Après une villégiature à Ha-Noï, je pris tranquillement le chemin de Nam-Dinh, et profitant d’un moment d’accalmie,

je m'en allai donner la mission à la chrétienté de Phu-Oc, à quatre ou cinq kilomètres au nord de la ville. Chaque semaine je revenais visiter l'ambulance où, grâce à Dieu, l'état sanitaire n'était pas aussi mauvais qu'à l'époque des grandes chaleurs. Ces allées et venues me procuraient quelques petites distractions à la française, histoire de rire un peu.

“ M'ossieu l'aumônier, me dit un jour un beau sergent-major, ancien étudiant de médecine, vous êtes le fétiche du soldat !... (Il commençait bien mon ami le sergent-major), mais il faut absolument que vous nous fassiez le plaisir de rester ce soir à Nam-Dinh pour assister à notre petite représentation théâtrale... C'est gentil, vous verrez, et pas l'ombre du mal... une mère pourrait y amener sa fille.

“ — Oh ! sans doute ; mais je serai encore mieux au confessionnal... Quand vous y viendrez, sergent-major, alors j'irai assister à votre fête... Bonsoir. ”

Alors ce n'était plus la même chanson, et de fétiche je retombais au fantoche. La médaille de la popularité a plus d'un revers : bien naïf qui s'y fie.

\* \* \*

Une autre fois, je traversais incognito les rues de la ville en costume indigène, petite tenue, grand chapeau sur la tête, sandales aux pieds et me donnant autant que possible la tournure et la démarche annamites. Un marsouin offusqué s'approcha de moi et, d'un revers de main, fit sauter mon couvre-chef... Quand il vit ma tête et entendit ma voix, le brave garçon fut tout déconfit :

“ — Oh ! là là, M'sieu l'aumônier... eh bien ! non alors, j'aurais jamais cru... mais aussi vous pouviez pas le dire plus tôt.

“ — C'e  
fois.. ”

On ne se  
sions inévi  
trouvais pr  
“ — Nor  
nant à bon  
mettre que  
“ — Dist  
dessus... po  
vous marier  
L'inciden  
compagnie,  
la liberté m

Le mois c  
par l'occupat  
nant-colonel  
poches, entra  
qu'il y laissa  
nistrateur un  
plusieurs seu  
lade autour d  
devenait mon  
remplacé le  
laisser quelqu

“ — C'est bon c'est bon, je vous dirai ça la prochaine fois.. ”

\* \* \*

On ne se corrigeait pas de m'inviter, malgré les discussions inévitables quand la table était nombreuse. Je m'y trouvais pris quelquefois, et je me débattais de mon mieux.

“ — Non, bien franchement, Père, disait un gros lieutenant à bonne figure forte en couleur, je ne peux pas admettre que l'Eglise place le célibat au-dessus du mariage.

“ — Distinguons, lieutenant, pour moi le célibat est au-dessus.. pour vous audessous.. Je vous conseille fort de vous marier le plus tôt possible.. Ce sera le meilleur. ”

L'incident était clos par un éclat de rire, et saluant la compagnie, je retournai à Phu-Oc où je trouvais le riz de la liberté meilleur que tous les festins de roi.

\* \* \*

Le mois d'octobre fut marqué au point de vue militaire par l'occupation de la citadelle de Ninh-Binh, où le lieutenant-colonel Badens, en promeneur, les mains dans les poches, entra sans coup férir avec une vingtaine d'hommes qu'il y laissa comme garnison. Il y installa comme administrateur un lieutenant d'infanterie de marine. Depuis plusieurs semaines on n'entendait plus le canon et la fusillade autour de Nam-Dinh. Les militaires trouvaient que ça devenait monotone, et le commandant Reygasse, qui avait remplacé le lieutenant-colonel Badens à Nam-Dinh, put laisser quelque repos à son bataillon.

\* \* \*

Au point de vue religieux, un événement du plus haut intérêt signala le mois d'octobre, ce fut le sacre de Mgr Onate, élu coadjuteur de Mgr Riano, vicaire apostolique du Tonkin central. Ce dernier, vénérable vétéran de la persécution, brisé par l'âge et les fatigues, avait été obligé de retourner à Manille, et son triste état de santé ne permettait plus d'espérer qu'il pût jamais revenir administrer sa mission. . De fait, il mourut bientôt après.

XX

**Sacre de Mgr Onate. — La mission du Tonkin central.**

**— Retour mouvementé. — Arrivée à Ha-Noï de l'amiral Courbet. — Attaque de Hai-Zuong.**

**— Nouveau soulèvement du De-Doc. —**

**Un philosophe à l'église.**

La cérémonie du sacre de Mgr Onate avait été fixée au 21 octobre.

Ma qualité de missionnaire de Nam-Dinh me valut le grand honneur d'accompagner Mgr Puginier, qui s'y rendait avec le R. P. Gendreau. M. Roze, capitaine d'armement de la maison Roques, mit gracieusement sa chaloupe à la disposition de Mgr Puginier pour aller jusqu'à Bin-Chu, chef-lieu de la Mission du Tonkin central, situé à l'est de Nam-Dinh, sur une des grandes artères du Fleuve Rouge. Ce pauvre capitaine Roze, qui devait, quelques années plus tard, être lâchement assassiné par les Chinois lors de l'enlèvement des frères Roques, était le type du colonial hardi, intelligent, énergique, armé de pied en cap pour le *struggle for life*. . Le petit *Sông-Khoi* nous transporta donc rapidement à Bin-Chu, où nous arrivions vers les 9 heures du matin.

Toute la  
une récep  
noum. —  
des pétard  
puis le dé  
" Soyez  
gneur, et s  
les yeux d  
septentrior  
des RR. Pl  
Tonkin, je  
missionnai  
son de plus  
premier ac  
destinées, r  
son maintie

La premi  
Chu : l'égl  
genre espag  
aménagée, l  
jardins. . to  
sir comme d  
montées de  
bambous de  
de l'évêque,  
aucun mélan  
Tonkin cent  
tiens : ce no  
Le 20 octo  
core plus im

Toute la mission du Tonkin central était sur pied et fit une réception grandiose à Mgr Puginier. Boum, boum, boum. — Boum, boum, boum. — Boum, boum, boum, — et des pétards, des battements de mains, des cris de joie depuis le débarcadère jusqu'à l'évêché.

"Soyez sérieux !" m'avait bien recommandé Monseigneur, et sans peine j'avais parfaitement compris que, sous les yeux de NN. SS. Colomer, vicaire apostolique du Tonkin septentrional, Terrès, du Tonkin oriental, et de la plupart des RR. PP. Dominicains des trois missions espagnoles du Tonkin, je devais donner une bonne opinion des jeunes missionnaires français que je représentais par faveur. Raison de plus pour se bien tenir. Quant au P. Gendreau, son premier acolyte, Mgr Puginier, qui le réservait à de hautes destinées, n'avait pas lieu d'être inquiet sur la dignité de son maintien et la distinction de sa personne.

\* \* \*

La première journée se passa à visiter la mission de Bin-Chu : l'église richement ornée avec de superbes statues genre espagnol, la résidence épiscopale modeste mais bien aménagée, le séminaire de théologie, la Sainte-Enfance, les jardins... tout me sembla parfait ; mais rien ne me fit plaisir comme d'apercevoir des façades d'églises en briques surmontées de croix qui émergeaient de tous les enclos de bambous des villages environnants. Autour de la résidence de l'évêque, nous dit-on, il y a plus de 30,000 chrétiens sans aucun mélange de bouddhistes. Le vicariat apostolique du Tonkin central comptait à l'époque plus de 150,000 chrétiens : ce nombre s'est considérablement élevé depuis lors.

Le 20 octobre, on se rendit à Phu-Nhai, communauté encore plus importante que Bin-Chu et résidence du R. P.

Barquero, sous-provincial de l'Ordre de Saint-Dominique, Bin-Chu n'est que l'évêché ; Phu-Nhai est la maison de l'Ordre. L'église de Phu-Nhai, qui venait à peine d'être achevée, faisait le plus bel effet de près comme de loin avec les moulures artistiques de son portail et surtout ses deux élégantes tourelles dans lesquelles carillonnaient joyeusement des cloches venues d'Espagne.

\* \* \*

De tous les côtés du Vicariat de nombreux chrétiens étaient accourus : on peut estimer à 20,000 le chiffre des personnes qui assistèrent au sacre, 5,000 seulement trouvèrent place dans l'église, entassées les unes sur les autres : une sapèque jetée dans l'assistance n'aurait pas pu tomber à terre. Je n'avais encore rien vu de pareil au Tonkin. Tout se passa dans l'ordre le plus parfait.

C'était la première fois de ma vie que j'avais le bonheur d'assister à un sacre d'évêque. Les rites sacrés m'impressionnèrent vivement. Trois évêques, successeurs des apôtres, imposant les mains sur le nouvel élu et l'armant, comme eux, chef dans l'armée du Christ, en présence d'une vingtaine de missionnaires, de 60 prêtres indigènes et de 20,000 chrétiens palpitants de foi et d'espérance dans la victoire du Sauveur du monde. . . au sortir de la persécution. . . à la veille peut-être de massacres épouvantables ! Vive Dieu ! cela était un beau et réconfortant spectacle dont j'ai pu oublier les détails, mais dont l'impression me reste encore vivante dans l'âme. *Ad multos annos* au nouvel évêque !

\* \* \*

Au ret  
pour nou  
long et b  
il pleuvai  
qui tiraie  
dans l'eau  
journée o  
la nuit fu  
seigneur,  
tôt possib  
nuit. Nos  
atteindre l  
que pour  
épaisses et  
qui faisaien  
Monseigneur  
à la berge  
pas moyen  
où aller ch  
temps qu'il

Enfin, les  
découvrir u  
tous avant  
l'intérieur :  
morte que v  
je suis sûre  
Boudha s'il  
en lui explic  
d'une bonne  
céder la plac

La cahute  
de large : il  
un *phan* (lit  
On commenç

Au retour, après le sacre, le *Song-Khoi* n'était plus là pour nous ramener à Nam-Dinh ; ce fut beaucoup plus long et beaucoup moins gai. Le temps était abominable : il pleuvait à verse, le vent soufflait dur, et les pauvres gens qui tiraient notre jonque à la cordelle, la moitié du temps dans l'eau jusqu'au ventre, eurent fort à faire. Pendant la journée on put encore faire face à l'orage ; mais, quand la nuit fut venue, ça n'allait plus du tout. Cependant Monseigneur, qui tenait absolument à regagner Ke-So le plus tôt possible, voulait qu'on arrivât à Nam-Dinh dans la nuit. Nos gens firent des efforts surhumains et finirent par atteindre l'entrée du canal de Nam-Dinh. Il n'y avait plus que pour une heure de route ; mais les ténèbres étaient épaisses et, pour comble de misères, les secousses violentes qui faisaient danser la jonque donnèrent le mal de mer à Monseigneur. Bon gré mal gré il fallut stopper et s'amarrer à la berge. En dépit de cette dernière précaution, il n'y eut pas moyen d'y tenir, et il fallut mettre pied à terre. Mais où aller chercher un gîte en pleine nuit et par l'affreux temps qu'il faisait ?

Enfin, les catéchistes partis en reconnaissance finirent par découvrir une cabane, à la porte de laquelle nous arrivâmes tous avant qu'elle fût ouverte. Personne ne répondait de l'intérieur : on força la porte. Une pauvre vieille plus morte que vive nous supplia de ne pas lui tordre le cou : je suis sûre qu'elle dut promettre un bâtonnet d'encens à Boudha s'il la tirait de nos mains. On parvint à la rassurer en lui expliquant notre embarras et, moyennant promesse d'une bonne aubaine, elle ne fit plus de difficulté de nous céder la place.

La cahute avait bien trois mètres de long sur trois mètres de large : il fallait se baisser pour entrer ; comme mobilier, un *phan* (lit de camp) boiteux et un tas de paille de maïs. On commença par allumer un bon feu pour se sécher et se

réchauffer ; puis après on s'installa pour dormir. Comme de juste, Mgr Puginier eut le *phan*, le P. Gendreau le tas de paille, et moi, je ne savais pas où aller giter quand notre bon évêque, à la condition que je ne bougerais pas, me fit blottir bien cogné contre la paroi de la paillotte à la tête du lit, sur lequel il s'étendit aussi majestueusement que sur un divan de Perse. Un moment après, je ronflais consciencieusement.

Le lendemain, au petit jour, après avoir payé notre loyer, nous redescendîmes en jonque et arrivâmes bientôt à Nam-Dinh.

De Nam-Dinh, Monseigneur et le P. Gendreau remontèrent à Ke-So en traversant en barquette la plaine inondée.

Pour moi, je m'en retournai passer les fêtes de la Toussaint à Phu-Oc.

\* \*

On venait d'apprendre d'intéressantes nouvelles. On disait que l'amiral Courbet, nommé commandant en chef de l'expédition du Tonkin, arrivait à Ha-Noï (26 octobre), que des troupes de France, tirailleurs algériens, Légion étrangère, étaient sur le point de débarquer à Haiphong et que bientôt les opérations militaires allaient vigoureusement commencer contre Bac-Ninh, où les Chinois se massaient en force.

\* \*

En novembre 1883, le nom de Courbet n'était pas encore entouré de cette auréole de gloire qui l'a fait resplendir depuis, mais pour tous les marins qui le connaissaient et qui nous parlaient de lui au Tonkin, il signifiait déjà honneur, intelligence, énergie : bref, c'était l'homme de la situation.

De tous  
soutenus p  
chinois qu  
dessous d'I  
quelques jo  
tinelles fra  
taient de su  
Brionval av  
terie de ma  
Repoussé le  
fois avec acl  
d'effectif, oc  
tre : 70 hom  
hommes ave  
Ceux-ci fure  
tance vigour  
dans un état  
chemin à tra  
chinoises, pu  
Pendant ce  
devant Hai-Z  
Pavillons Noi  
étaient griève  
fanterie de m  
sont très bien  
tués et blessés  
la canonniers  
l'ennemi en fu

On voit que  
plus hardis et r

De tous côtés les Pavillons-Noirs, reprenaient l'offensive soutenus par les Annamites outranciers et par les réguliers chinois qui envahissaient le Tonkin. A deux lieues au-dessous d'Ha-Noï, ils attaquaient le poste de Bat-Trang où, quelques jours auparavant, ils avaient assassiné deux sentinelles françaises. Puis bientôt, le 13 novembre, ils tentaient de surprendre la ville de Hai-Zuong où le colonel Brionval avait laissé une garnison de 100 hommes d'infanterie de marine sous le commandement du capitaine Bertin. Repoussé le 13, l'ennemi revint à la charge le 17, et cette fois avec acharnement. La garnison française, bien faible d'effectif, occupait deux points assez éloignés l'un de l'autre : 70 hommes avec le capitaine dans une pagode, et 30 hommes avec un sergent dans un redan de la citadelle. Ceux-ci furent attaqués les premiers : ils firent une résistance vigoureuse ; mais, à bout de munitions, ils étaient dans un état désespéré quand le capitaine, se frayant un chemin à travers la ville incendiée, au milieu des bandes chinoises, put leur apporter des cartouches.

Pendant ce temps la canonnière *la Carabine* à l'ancre devant Hai-Zuong, soutenait un combat terrible contre les Pavillons Noirs qui la criblaient de balles. Déjà huit marins étaient grièvement blessés, une quinzaine de soldats d'infanterie de marine hors de combat ; nos partisans qui se sont très bien conduits dans cette affaire avaient plusieurs tués et blessés ; la situation était des plus critiques quand la canonnière *le Lynx*, attirée par la fusillade, vint mettre l'ennemi en fuite. Ce combat avait duré huit heures.

\* \* \*

On voit que les Pavillons Noirs devenaient de plus en plus hardis et redoutables ; d'un autre côté le parti anna-

mite de la guerre à outrance l'emportait non seulement au Tonkin où les *De-Doc* (commandants militaires des grandes provinces), avaient refusé de se soumettre, mais encore à la capitale même où le malheureux successeur de Tu-Duc, le roi Hiep-Hoa, et ses enfants étaient emprisonnés ou étouffés par les mandarins qui plaçaient sur le trône un jeune prince à leur dévotion, Kien-Phu.

A Nam-Dinh, en particulier, le *De-Doc* Hien tenait la campagne du côté de la mer où le résident civil, M. N., qui visitait la province, faillit tomber entre ses mains.

A ce sujet, un exemple de bonne foi que je suis heureux de signaler.

Le résident rentra à Nam-Dinh fort irrité contre les catholiques du Vicariat espagnol qui avaient, disait-il, montré de la mauvaise volonté et ne tarissant pas d'éloges sur le compte de ses petits miliciens. Quelques-uns de ceux-ci étaient blessés et j'allai les voir à l'ambulance avec le docteur Sérez. Chemin faisant il me conta la conversation qu'il venait d'avoir avec M. N. ; celui-ci adressait à Ha-Noï un rapport officiel pour se plaindre des catholiques de la Mission espagnole. Je fis remarquer que ces derniers n'avaient aucun intérêt à se montrer hostiles à la France :

“ — Mais, tenez, docteur, puisque nous sommes ensemble, vous allez pouvoir juger vous-même . . . ”

Nous nous approchâmes des blessés : tous étaient des catholiques de la mission espagnole. Le docteur alla immédiatement faire part de la chose à M. N. et le résident s'empressa de mettre son rapport au panier.

\* \* \*

Quand M. N. . arriva à Nam-Dinh comme résident, il ne me cacha point qu'il était philosophe. J'osai cependant le prier d'assister à la Messe le dimanche, disant que son prédécesseur n'y manquait pas. . J'invoquai même naïvement la bonne politique :

“ — Oh ! pour ça, Père, je ne partage pas plus votre opinion politique que vos idées religieuses ; mais j'irai à la Messe une fois ou l'autre pour vous faire plaisir. ”

Le dimanche suivant, M. N. . était à l'église, à la place d'honneur que j'avais fait préparer pour lui. Comme il savait l'annamite, il suivit avec attention mon modeste sermon, et en me retournant pour dire : *Dominus vobiscum*, je remarquai avec bonheur la dignité parfaite avec laquelle il assistait à la Messe. . Mais ne voilà-t-il pas qu'au “ *Lavabo inter innocentes* ” j'entends un murmure, puis un bruit de bousculade, au milieu duquel on distingue parfaitement le sifflement d'une baguette de rotin qui, fendait l'air, s'abat sur quelque chose de dur avec un coup sec. Le grand catéchiste de la cure, un type de Samson annamite, armé de sa verge, cognait sur les Philistins mal éduqués qui se pressaient trop autour de M. le résident. Celui-ci, je crois, eut sa petite part de la distribution. On juge si j'étais navré et si, après la Messe, je me confondis en excuses. M. N. . qui connaissait les Annamites, eut le bon esprit de rire de cette mésaventure.

## XXI

**L'expédition sur Son-Tay. — Prise de la citadelle —  
Proclamation de l'amiral Courbet. — Massacre en  
Thanh-Hoa et au Laos. — Les Pères Pinabel,  
Séguret et Antoine. — Une soirée à Pa-Trai  
avec un général annamite La rébellion  
en Nam-Dinh. — Le colonel Brionval. —  
Question de théologie militaire —  
Missionnaire embarrassé.**

A partir du mois de décembre 1883, on n'a plus envie de

rire : l'amiral Courbet met le Tonkin en état de siège ; le grand coup se prépare. Plusieurs mandarins ouvertement ennemis de la France sont arrêtés. Les troupes qui débarquent se massent à Ha-Noï. La moitié du bataillon quitte Nam-Dinh avec le commandant Reygasse : il ne reste plus que 200 hommes sous les ordres du commandant Lafont.

\* \* \*

L'expédition partit d'Ha-Noï le 11 décembre. Les Turcos et la légion étrangère prirent la grande route d'Ha-Noï Son-Tay.

D'autres troupes suivirent la digue du fleuve, le reste fut embarqué sur les canonnières et les chaloupes.

Le 12, au matin, passage du Dài sur des ponts de bateaux installés pendant la nuit. A partir de là, la petite armée se forma en quatre colonnes pour investir Son-Tay, tout en prenant la précaution de fouiller tous les villages. On franchit sans obstacles le pont de Càu-Cho, qui n'était pas gardé et au-delà duquel on rencontra l'ennemi caché dans les villages. Après quelque résistance, les Pavillons Noirs se replièrent sur Son-Tay.

Le 14 au soir, la ville était investie de trois côtés, à 3 kilomètres de l'enceinte extérieure. — Du 14 au 15, attaque et prises des lignes avancées du fort de Phu-Sa. On se battit toute la nuit, et ce fut une véritable boucherie entre Turcos et Pavillons-Noirs, combat de lions d'Afrique et de tigres d'Asie. L'infanterie de marine sauva la situation. Dans la journée du 16, depuis 8 heures du matin, le canon grogna sur toute la ligne. De Nam-Dinh, on entendait distinctement les coups des grosses pièces. C'était l'attaque de l'enceinte extérieur qui fut enlevée à la baïonnette vers les 6 heures du soir.

L'amir  
main 17 ;  
plètement  
l'on n'ava  
ponibles.  
nam, avai  
dans la nu  
était plan  
Ce glori  
des braves  
l'histoire à  
Aussi l'am  
adressa à s  
avait le dr

La prise  
l'Annam si  
achever sa  
de Bâc-Nin  
En tout cas  
moment les  
paré dans t  
Hué. L'ordr  
exécuté en p  
Thanh-Hoà.  
apostolique  
de Nhàn-Lô,  
paroisses seu

L'amiral comptait donner l'assaut à la citadelle le lendemain 17 ; mais pendant la nuit, les Pavillons-Noirs complètement démoralisés, s'enfuirent par la porte Ouest que l'on n'avait pu garder suffisamment, faute des troupes disponibles. Aoang-ké-Viem, comme un brave maréchal d'Annam, avait pris les devants dès après le combat de Phu-Sa, dans la nuit du 15. Le 17 au matin, le drapeau français était planté sur la tour de la citadelle.

Ce glorieux fait d'armes fut acheté par la mort de bien des braves, et l'assaut de Son-Tay mérite de rester dans l'histoire à côté de ceux de Constantine et de Malakoff. Aussi l'amiral Courbet put-il, dans l'ordre du jour qu'il adressa à sa poignée de braves, leur dire que la France avait le droit d'être fière de ses enfants.

\* \* \*

La prise de Son-Tay aurait été le coup de grâce donné à l'Annam si l'amiral avait eu les troupes suffisantes pour achever sa victoire par la prise immédiate de Hung-Hoa et de Bâc-Ninh, sans laisser à l'ennemi le temps de respirer. En tout cas, elle eut l'immense résultat de sauver pour le moment les chrétiens annamites du massacre général préparé dans tout le royaume par les mandarins de la cour de Hué. L'ordre en avait même été déjà donné, et il fut, hélas ! exécuté en partie dans les provinces de Nghé-An et de Thanh-Hoà. Dans cette dernière, qui dépend du Vicariat apostolique du Tonkin occidental, le P. Hoc, curé indigène de Nhân-Lô, fût massacré avec de nombreux chrétiens. Deux paroisses seulement eurent plus de 800 victimes.

\* \* \*

Quand ces nouvelles parvinrent à la Mission, personne ne douta du sort réservé à nos confrères et aux néophytes du Laos. Cependant, on voulait quand même espérer que Dieu, dans sa miséricorde, aurait pitié de cette nouvelle mission fondée au prix de tant de sacrifices. Mgr Puginier venait d'y envoyer des missionnaires de renfort, les PP. Rival, Danissol et Antoine. Celui-ci était resté dans les district sud avec les PP. Pinabel et Séguret. Les deux autres, après la fête de saint François-Xavier célébré chez le P. Pinabel, avaient poursuivi leur route pour aller rejoindre les PP. Gélot et Tamet plus au nord.

A la fin du mois de janvier nous eûmes la joie de voir revenir à Phuc-Nhac le P. Pinabel, qui, étant plus rapproché de Thanh-Hoa avait pu s'échapper comme par miracle. Dès le 26 décembre, deux de ses catéchistes avaient été décapités ; mais le Père n'avait pas voulu fuir en abandonnant son troupeau à la rage des brigands.

Le 1er janvier, sa résidence fut attaquée et incendiée. Grâce à la protection de la Reine des Apôtres, il put gagner la forêt avec quelques néophytes. Il erra quelque temps à travers la montagne, marchant avec peine dans le lit des torrents, et arriva enfin sur les bords de la rivière Song-Ma, où il trouva une barque. Malgré toutes les précautions prises, le P. Pinabel fut reconnu, arrêté, mis à la cangue. On le traîna à un marché où il fut outragé par la populace païenne ; on le frappa, on lui arracha la barbe, il souffrit tout en silence à l'exemple de son divin Maître sur le chemin de la Croix ; déjà il faisait secrètement à Dieu le sacrifice de sa vie, voyant bien qu'on allait le mettre à mort.

Deux chefs de la bande qui l'avait arrêté ne s'entendirent plus quand il s'agit de l'exécuter. Chacun voulait laisser la responsabilité du crime à son camarade et en garder pour lui-même le bénéfice, de sorte que le Père fut conduit aux

mandarins de la province de Thanh-Hoa. La cour de Hué ayant promis une prime pour le massacre des Pères français du Laos, les brigands espéraient que l'arrestation du missionnaire leur serait comptée pour quelque chose. Mais à la ville, la tragédie prit fin. La prise de Son-Tay ne permettait plus aux mandarins d'oser ouvertement braver la France. Le *Quan-An* (grand juge) daigna donner audience au missionnaire ; tout en le traitant, de très haut il s'efforça de lui faire comprendre que son élargissement valait bien quelque présent.

“ Oui, dit le prisonnier, quand je repasserai ici pour retourner chez mes chrétiens du Laos, je t'apporterai un petit couteau européen. ”

Les Pères Séguret et Antoine se trouvaient ensemble dans une chrétienté voisine de la résidence du Père Pinabel : voyant que les choses tournaient au tragique, ils se rendaient chez ce dernier, lorsqu'en chemin, ils apprirent sa fuite précipitée. Deux jours après, ils furent massacrés avec vingt-deux catéchistes et une soixantaine de chrétiens.

Quant aux confrères du district nord, le Père Pinabel ne nous donnait pas grand espoir, car le *Quan-An* de Thanh-Hoa lui avait dit que, sur les quatre, trois avaient été mis à mort, dont un vieux Père à grande barbe, le Père Gélot, supérieur de la Mission du Laos.

\* \* \*

Pour les vacances du Collège, à l'occasion du Têt, jour de l'an annamite, j'eus le plaisir de recevoir à Nam-Dinh la visite du R. P. Le Page, professeur à Hoang-Nguyeu. Le bon Père était, à cette époque lointaine, notre premier et unique photographe. En 1884, nous ne pensions ni l'un ni l'autre aux honneurs de la publication, et nous faillîmes

bien ne pas en venir jusque-là, car le soir où je lui fis la conduite jusqu'à Ba-Trai, petite chrétienté dépendant de Nam-Dinh, à une heure au nord de la ville, pendant que nous fumions tranquillement une pipe de nouvel an, c'est-à-dire de première classe, nous entendîmes éclater la fusillade autour de Nam-Dinh.

Notre hôte, un vieux brave homme de général annamite de Hung-Yen, dévoué aux Français, était tellement ému, qu'il tremblait de tous ses membres. Son heure fatale ne devait venir que plus tard. Pris par les rebelles du Bai-Say, il fut brûlé vif, ce qui affecta beaucoup Monseigneur Pugnier. Ce digne homme était marié à une chrétienne. Daigne le Dieu de miséricorde en qui il croyait, bien que retenu encore dans le paganisme, lui avoir ouvert complètement l'esprit et le cœur au milieu des terribles angoisses de son affreux supplice, subi pour la cause de la France.

\* \*

Donc, au commencement de l'an de grâce 1884, malgré la prise de Son-Tay, qui venait de tomber sous les coups de l'amiral Courbet, les lettrés s'agitaient fort dans la province de Nam-Dinh, la plus peuplée du Tonkin. Le *De Doc* (général commandant de province) Hien soulevait les préfectures voisines de la mer, tandis qu'un bachelier nommé Ly se mettait à la tête d'une forte bande de brigands pour essayer de recommencer les massacres de 1874 dans les paroisses de Ké Bang et de Yen Loc, du côté de Ninh Binh.

La situation était tout à fait critique lorsque le colonel Brionval arriva à la tête d'une colonne qui devait faire rentrer les rebelles dans le calme. Il ne tarda pas à me faire appeler pour me demander des renseignements.

Grande taille, figure martiale, l'œil vif et ter, le colonel Brionval, dans toute la vigueur de l'âge, était un des plus beaux soldats qu'on puisse rêver : droit comme son épée, il devait être rond en affaires. Moi, avec mes quatre ans de mission, j'étais plutôt timide, à côté de lui. Il rompit bien vite la glace en s'excusant de n'avoir pas eu le temps de venir à la Mission, et, sans autre préambule, il me pria de lui indiquer sur un morceau de papier quels étaient les villages rebelles, à droite et à gauche de la grande route de Nam-Dinh à Ninh-Binh. D'un ton résolu il ajouta :

“ — Je me charge du reste, et ce ne sera pas long. ”

Je compris que le colonel avait son plan arrêté et qu'il allait raser quelques nids de pirates pour sauver le reste de la province menacée ; on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs. Mais j'étais missionnaire et je ne voulais pas encourir le reproche de Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses apôtres qui le priaient de faire tomber le feu du Ciel sur les Juifs mécréants.

Le colonel s'aperçut de mon hésitation et, en trois mots, régla mon cas de conscience mieux que jadis Alexandre le Grand ne coupât le nœud gordien : “ Si je ne lui donnais pas les renseignements demandés, le colonel serait forcé “ de taper dans le tas ” et les innocents risquaient fort de payer pour les coupables ; tandis que, dans le cas contraire je sauverais les innocents. ” Un peu plus le colonel allait ajouter la sentence canonique : “ *Super his oneratur conscientia tua !* ”

“ — Vous avez saisi ? . . . ”

“ — Parfaitement, mon colonel ; seulement je vous prie de m'accorder jusqu'à demain pour que je puisse contrôler une dernière fois mes renseignements. ”

“ — D'accord, à demain . . . sans faute . . . car il n'y a pas de temps à perdre. ”

\* \* \*

Rentré chez moi, je trouvai justement des notables de Phung Xa, chrétienté incendiée quelques jours auparavant par la bande du *Tu* (bachelier) Ly. Ces pauvres gens, que je connaissais personnellement comme très honnêtes, venaient m'exposer leurs misères passées et leurs craintes pour l'avenir. Sous le sceau du secret, je les mis au courant des intentions du colonel et, après leur avoir inculqué la mortelle gravité de tout mensonge ou esprit de vengeance en pareille circonstance, je les conduisis à l'église, et là, les cierges allumés sur l'autel, je leur fis jurer, la main sur l'Évangile de ne dire que la simple et pure vérité. Puis, quand, d'après leurs déclarations, je sus, à n'en pas douter, quels étaient les principaux foyers d'insurrection, j'envoyai au colonel la liste qu'il m'avait formellement demandée. Je dois déclarer que, pour ne pas être soupçonné de vouloir venger la mort du P. Béchet, je m'abstins de signaler le village de Ke Hau au colonel qui, suivant son expression, se chargea du reste.

## XXII

**Port illicite de croix et médailles. — L'homme aux quatre oreilles. — Un baptême de pirates dans la prison de Nam-Dinh. — Visite de l'amiral Courbet. — Un garde-chiourme qui n'a pas de chance. — Remplacement d'un grand homme par un autre. — Le P. Mollard défenseur de la Communauté de Ké-So. — Le chef pirate Cai-Chang. — Un combat singulier. — La victoire de Huong-Ngai. — Un beau coup manqué.**

Peu de jours après, le colonel Brionval, débarrassé de toute inquiétude du côté de Ninh Binh, pouvait courir sus

au De-Doc. J'eus l'occasion de le voir un instant avant son départ et il me conta que, lorsqu'il s'était présenté à la porte d'un village pirate, près de Nui Già (la vieille montagne), les chefs de céans, scapulaires, croix et médailles sur la poitrine et autour du cou, étaient venus lui offrir des bananes, des œufs et des poulets, en se proclamant *catholica* de pères en fils :

“ — Tiens, avait pensé le colonel, le Père m'aurait-il même dénoncé ses ouailles ? Il est vrai que ces gens-là avaient de vilaines têtes . . . Enfin, nous allons tirer la chose au clair avec le secours de l'interprète.

“ — Eh, dis-donc, toi, là-bas, approche un peu, récitemoi le *Credo*. ”

Ahuri, l'interpellé se jeta à genoux en criant :

“ — *Khong biet* (moi pas savoir).

“ — Eh bien, fais au moins le signe de la croix !

“ — *Khong biet* (moi pas savoir).

“ — Ces lapins-là, ajoute le colonel, furent pris à leur propre piège, et toutes leurs croix et médailles, volées aux victimes de l'incendie de Phung Xa, ne les conduisirent pas au paradis. Cependant, j'ai ramené un pauvre diable de pirate pour essayer d'en tirer quelques renseignements, et figurez-vous qu'en le fouillant minutieusement, on a découvert en sa possession . . . deux oreilles . . . en plus des deux qu'il a encore attachées à la tête. Quatre oreilles ! c'est deux de trop pour un honnête homme ! Si ça vous fait plaisir, vous pouvez aller voir ce client à la prison où il est encore, mais pas pour bien longtemps. ”

\* \* \*

Et pendant que le colonel Brionval s'en allait assiéger le *De Doc* retranché dans le Phu Kien, tout en regrettant

peut-être, avec Mentluc, " que la nécessité de la guerre nous force en despit de nous-mêmes, à faire mille maux et faire non plus d'état de la vie des hommes que d'ung poulet ", moi je m'en fus à la prison, en priant Dieu de faire miséricorde à l'homme aux quatre oreilles.

Je trouvai à la chaîne et à la cangue un individu à mine patibulaire, solide, trapu et musclé, un vrai pirate, l'œil injecté de sang, la lèvre insultante.

Que se passe-t-il dans l'âme de cet assassin, quand il vit tout à coup devant lui la longue robe noire du missionnaire ? . . Je ne sais ; mais, extérieurement, ce malheureux m'accueillit avec respect et sans trop de défiance. Il avoua son crime en maudissant sa sottise : engagé dans les bandes rebelles, il avait tué un chrétien et il avait eu l'imprudence de garder sur lui les oreilles de sa victime dans l'espoir de toucher la prime promise par le *tu Ly*. Hélas ! en temps de guerre, au Tonkin, deux oreilles de plus ou de moins, il n'y a pas là de quoi faire dresser les cheveux sur la tête . . et cependant on allait bien lui faire voir le contraire, à ce malheureux, en lui coupant le cou !

Je témoignai à mon pauvre client toute la charité chrétienne dont j'étais capable, lui parlant de son âme à sauver, de l'enfer à éviter, du paradis à gagner ; et dans cette vieille prison de Nam-Dinh où tant de martyrs de Jésus-Christ avaient attendu avec joie et courage l'heure si désirée du sacrifice suprême, la grâce de Dieu descendit et changea le loup en agneau. L'eau sainte coula sur le front de ce nouveau bon larron, et dans le Ciel les Anges chantèrent un hosannah de plus à la miséricorde divine.

Le caporal, de garde ce jour-là à la prison, était un petit Parisien de vingt ans, qui . . *tout chose* . . accepta de servir de parrain à ce catéchumène peu ordinaire. Avec le sens chrétien qui distingue l'ancien élève des catéchismes de Saint-Sulpice, mon jeune caporal pensa qu'il ne convenait

pas de lui  
celui à qu  
sur son pr  
la cérémon  
scène renc  
tyrs, quan

le prêtre et  
funèbre, à  
J'aurais  
du supplice  
encore vu à  
missionnaire n  
de la ville e  
condamné,  
Maria . . .

Je m'en a  
quand l'adju  
venait d'arri  
royale avec l  
Je me ren  
ciers de la gr  
Le vainqueur  
sans autres in  
plus grand :  
sait déjà son  
peine quelque  
rin français, e  
minutes, un q

pas de laisser la cangue au cou et les chaînes aux pieds de celui à qui Dieu pardonnait tout, et, sans cesser d'avoir l'œil sur son prisonnier, il lui enleva toutes ses entraves pendant la cérémonie du baptême. Pour que rien ne manquât à cette scène renouvelée des prisons antiques, au temps des martyrs, quand

Rome offrait un festin à leur élite sainte, -

le prêtre et le soldat firent apporter le *repas libre*, l'agape funèbre, à celui qui allait mourir.

J'aurais désiré accompagner mon néophyte jusqu'au lieu du supplice ; mais comme pareil spectacle ne s'était pas encore vu à Nam-Dinh, je craignais que mon rôle de missionnaire ne fût pas bien compris de la population païenne de la ville et je confiai à un catéchiste le soin d'assister le condamné, qui reçut le coup de sabre en criant : *Jésus Maria...*

\* \* \*

Je m'en allais faire ma visite habituelle à l'ambulance, quand l'adjudant de place me prévint que l'amiral Courbet venait d'arriver et que l'on m'invitait à aller à la Pagode royale avec les officiers pour le saluer.

Je me rendis avec joie à pareille invitation ; tous les officiers de la garnison formaient déjà cercle autour de l'amiral : Le vainqueur de Son-Tay, en casque colonial et petite tenue, sans autres insignes que ses étoiles, n'en paraissait que plus grand : on eût dit qu'un nuage de tristesse assombrissait déjà son front couronné par la victoire. Il nous dit à peine quelques mots de politesse, la haute politesse du marin français, et, préoccupé sans doute, n'ayant passé que dix minutes, un quart d'heure, dans la citadelle, il fit demi

tour pour regagner la chaloupe sur laquelle il visitait le Tonkin à toute vapeur.

\* \* \*

L'amiral m'avait fait une bienveillante inclination de tête en me donnant de bonnes nouvelles de Mgr Puginier : le lieutenant-colonel Badens était venu me serrer la main ; cela me suffisait : j'avais eu l'honneur de voir passer la figure déjà glorieuse de Courbet. Sans oser me joindre au brillant cortège qui reconduisait l'amiral, j'étais resté à la Pagode royale en attendant, pour rentrer chez moi, que ces Messieurs fussent sortis de la citadelle. Voilà qu'un interprète saïgonnais, tout de soie habillé, accourt, essoufflé :

“ — Père, Monsieur l'amiral vous demande. ”

Je hâte le pas, mais avec le plus de dignité possible, et j'aperçois l'amiral qui se détache du cortège arrêté au milieu de la citadelle, et à travers les troupes formant la haie, revient sur ses pas... à ma rencontre, s'il vous plaît. J'allais me mettre au fossé pour le laisser passer, quand il me prit la main, et, casque bas, me fit un petit *speech* tout à fait gentil, auquel je ne sus répondre que par un... point d'orgue. Ce qui n'em pêche pas que, trois ou quatre jours après Mgr Puginier m'écrivait :

“ — Qu'avez-vous donc bien pu dire à l'amiral ? il a été enchanté de votre réponse. ”

Pas difficile, l'amiral !... et comme il savait conquérir l'admiration de tous ceux qui l'approchaient : On sentait l'homme supérieur, mais sans orgueil qui écrase...

Il avait arboré son pavillon sur le *Bayard* ; il était, lui aussi, un chevalier sans peur et sans reproches. Hélas ! son âme de patriote et sa haute intelligence durent cruellement souffrir de voir sur place les fautes de notre politique et de notre diplomatie rendre inutiles tant de dévouements et tant de sacrifices... Le vainqueur de Son-Tay

quitta b  
pas laiss  
mourir, d  
l'honneur

Mais rev  
de la prise  
prisonniers  
un précédé  
rencontrai  
namite d'un  
sa faveur ;  
corvée de b  
rant :

“ — Père

“ — Qu'e

“ — Ah !

diens de la P  
prise de Nar  
n'avoir pas c  
mettre la ca  
espoir, cette  
heureux ! ”

En effet, il  
était un chrét  
il ne possédai  
écrire aux Pè  
après, on vin  
commandant  
qui avait tém  
française.

quitta bientôt le Tonkin, en regrettant qu'on ne lui eût pas laissé le temps de prendre Bac-Ninh. Il devait bientôt mourir, dévoré par le chagrin et la maladie, martyr de l'honneur et de la discipline militaire, martyr du devoir !

\* \*

Mais revenons un instant à la prison de Nam-Dinh. Lors de la prise de la ville par François Garnier en 1873, tous les prisonniers indigènes avaient été remis en liberté. C'était un précédent on ne peut plus digne d'envie. Or, un jour, je rencontraï au pied des marches de la tour un vieillard annamite d'une tournure tout à fait honnête qui prévenait en sa faveur ; cependant il avait la cangue au cou et faisait la corvée de balayage. Il se prosterna devant moi en soupirant :

— Père, je vous en prie, ayez pitié de moi.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, mon pauvre vieux ?

— Ah ! que je suis malheureux. J'étais capitaine des gardiens de la prison des mandarins au moment de la deuxième prise de Nam-Dinh par les Français, et, pour être sûr de n'avoir pas de mal et d'obtenir la liberté, je me suis fait mettre la cangue sur le cou... mais, contrairement à mon espoir, cette fois-ci on m'a laissé dedans et je suis bien malheureux !

En effet, il en avait l'air et la chanson. Le pauvre homme était un chrétien du Nghé-An (Tonkin méridional). Comme il ne possédait aucun papier, aucune carte d'identité, je dus écrire aux Pères de sa mission à son sujet, et, quelque temps après, on vint le reconnaître. Son cas parut original et le commandant de Nam-Dinh fit mettre en liberté un homme qui avait témoigné tant de confiance dans la générosité française.

Quelques semaines après son passage à Nam-Dinh, l'amiral Courbet devait remettre le commandement du corps expéditionnaire au général Millot qui arrivait avec deux brigades, la première commandée par le général Brière-de-l'Isle, la deuxième par le général Négrier. Les marins et les marsouins cédaient le pas aux troupes de la guerre. Cela ne leur faisait pas plaisir, comme on le pense bien. On disait le nouveau commandant en chef *personna gratisima*. Nous verrons bientôt si cela devait porter bonheur aux affaires du Tonkin.

En attendant, je vais tranquillement mon petit train-train à Nam-Dinh, ou plutôt dans les environs, où la tranquillité, rétablie solidement par le colonel Brionval, me permet de donner la mission sans crainte.

On commença, en effet, à respirer pour tout de bon, du jour où la colonne de Phu-Kien revint chargée de pavillons multicolores qui furent plantés en trophées sur toute la face des remparts de la citadelle regardant la ville. Cela n'empêchait pas les régents de Hué de continuer avec une opiniâtreté enragée leurs menées haineuses contre la France.

\* \* \*

Mais, pendant que se déroulaient tous les événements que je viens de conter, que devenait la communauté de Ké-So ?

Le manque de troupes au Tonkin n'avait pas permis d'y maintenir le petit poste français qu'y avait placé le commandant Badens en mai 1883 ; mais Monseigneur avait obtenu du général en chef une cinquantaine de vieilles carabines et les avaient confiées au P. Mollard, supérieur du grand séminaire, avec permission et même injonction de s'en servir en cas de besoin. Les lecteurs vont pouvoir juger de quelle fière façon le P. Mollard remplit son rôle

de défenseur général de la communauté : je lui dois cet intéressant chapitre.

\* \* \*

A 2 heures au sud de Ke-So, au village de Long-Chang, sur le bord du Dai, habitait un chef de canton, *Dinh Cong Trang*, plus communément connu sous le nom de *Cai Chang*. C'était un brigand des plus dangereux, influent et audacieux. Depuis le commencement des troubles, il ramassait un tas de clients suspects : sous prétexte de fidélité au roi, il rançonnait les barques et pillait les villages. Le P. Mollard avait l'œil sur lui, sans croire cependant qu'il oserait attaquer la mission.

Voilà qu'un beau jour, le 19 février, vers 10 heures du matin, pendant le cours de théologie, on entend des détonations formidables, et, un moment après, on aperçoit d'épaisses colonnes de fumée : le village de Huong-Ngai, à une demi-heure de Ke-So, flambait. Bientôt les soldats du préfet de Phu-Ly, battus par les *giacs* (rebelles, pirates, brigands, tout ce que l'on veut de ce genre-là) arrivent au galop, laissant aux mains de l'ennemi un fusil de rempart chargé et leur *doi* (capitaine), ainsi qu'un soldat, qui furent décapités sur le marché de Hong-Ngai.

\* \* \*

Les brigands, au nombre de 350, disait-on, avaient planté triomphalement leurs drapeaux sur la route royale à un kilomètre et demi de la communauté.

Le P. Mollard, croyant le chiffre de 350 exagéré, prend 15 hommes de la Maison de Dieu armés de fusils et une vingtaine de chrétiens de So-Kien, armés de lances et de

bâtons, et les voilà partis, recrutant en chemin une dizaine de soldats du préfet. Absolument novice dans l'art de la guerre, mon brave P. Mollard se figurait que les brigands allaient décamper en l'apercevant. Ah ! bien oui ! Les *giacs*, couchés à plat ventre sur la route le reçoivent à coups de fusils ; les nôtres ripostent, mais faiblement. L'ennemi, enhardi, fait mine de vouloir avancer.

“ — Ah ! pas de ça, dit le Père, non, la Sainte Vierge ne peut pas permettre que nous soyons battus ! ”

Il charge alors avec des chevrotines le fusil de chasse à deux coups qu'il tenait à la main et, suivi de deux hommes seulement, il s'élançe au beau milieu de la route en criant : “ En avant ! ” Cinquante mètres à peine les séparaient de l'ennemi. Aussitôt deux pirates foncent sur lui : l'un, couvert depuis les yeux jusqu'aux genoux par un grand bouclier, brandit un sabre ; l'autre est armé d'une lance avec un étendard roulé autour de la hampe. Le Père les met en joue, ils continuent à avancer. A quinze pas, notre brave confrère lâche un premier coup dans les jambes de celui que protège le bouclier. Les pirates n'y prennent garde ils se jettent sur le missionnaire qui reçoit un coup de sabre sur le bras et rend un coup de fusil : le brigand qui en fut honné se sauva avec du plomb dans l'aile. Quant au lancier, il perdit contenance et ne fit qu'érafler l'épaule du Père qui lui cassa son fusil dans le ventre, lui prit sa lance et lui en donna deux coups dans le dos au moment où il tournait casaque.

La bande des Philistins, qui assistait à ce combat singulier, s'inclina devant le jugement de Dieu : elle prit la fuite comme un troupeau de chèvres qui a le tigre à ses trousses. Les nôtres, après avoir reçu des renforts de la communauté, se mettent à la poursuite de l'ennemi qui incendie le petit village chrétien de Dong-Hai, sur la route. On s'empare de tout le butin des brigands en train de préparer une petite

fé  
gr  
ve  
pa  
K  
cu  
rer  
der  
au  
cou  
dis  
mer  
le s  
L  
Sair  
qu'u  
mal.

Ce  
yeux  
le da  
350 bu  
ravan  
meux  
vie d'u  
était e  
avaien  
A H  
parla a  
au com  
25 sold  
Le 27

fête : buffles, bœufs, riz tout chaud, cochons tout saignés, etc. Mais la bande toute entière tire sur la droite à travers champs et va se réfugier chez le Cai-Chang. Il n'eut pas été prudent de l'y poursuivre. Le P. Mollard rentra à Ké-So, avec trois drapeaux, une dizaine de sabres, vingt cuirasses, deux fusils de rempart et 4 prisonniers qui furent livrés au Préfet de Phu-Ly. — Celui-ci envoya le lendemain en présent au Père un bœuf pour offrir un repas aux vaillants combattants de So-Kien, et une belle pancarte couverte de grands cachets rouges, témoignage authentique, disait-il, des félicitations et de la gratitude du gouvernement, qui ne pourrait jamais reconnaître assez dignement le service signalé que la Mission venait de lui rendre.

Le Père Mollard dut à sa protection spéciale de la très Sainte Vierge de n'avoir pas été écharpé. Sa blessure n'était qu'une simple égratignure : personne des nôtres n'eut de mal.

\* \* \*

Cette rencontre absolument inopinée nous ouvrit les yeux sur les véritables intentions du Cai-Chang et sur le danger qui menaçait la communauté. Cette bande de 350 brigands avait bien été annoncée quelques jours auparavant comme devant descendre du Phu-Xuyen chez le fameux chef de canton de Lang-Chang : elle devait être suivie d'une autre de 500 hommes. Enfin, une troisième bande était en train de se former du côté de Phu-Dinh : toutes avaient Ke-So pour objectif.

A Hanoï, Mgr Puginier, prévenu de ce qui se passait, en parla au général Millot qui donna immédiatement l'ordre au commandant de Nam-Dinh d'envoyer un détachement de 25 soldats d'infanterie de marine pour garder la Mission.

Le 27 février, *La Surprise* arrivait de grand matin, ame-

nant le détachement commandé par un sous-lieutenant, M. Bergelot, qui se trouvait être un cousin du Père Ravier.

Naturellement on parla aussitôt avec le commandant de *La Surprise*, de l'histoire du Cai-Chang, et séance tenante, avant que rien ne fût ébruité, il fut résolu qu'on irait prendre l'oiseau dans son nid.

\*\*\*

Voilà donc le détachement d'infanterie de marine qui part par voie de terre avec une troupe auxiliaire d'environ 200 catholiques pour se rendre à Lang-Chang. La canonnière y descend en même temps par le fleuve et débarque 15 marin qui prennent le village par le côté sud ; 15 soldats d'infanterie avec les gens de la Mission débouchent par le côté nord ; 10 autres marsouins gardent le côté est sur la route royale, de manière qu'il ne reste aux pirates aucune issue. Tout va bien : l'ennemi refoulé à coups de fusils se retranche dans la maison du Cai-Chang, maison construite en briques et aménagée depuis peu pour soutenir un siège. Devant cet obstacle inattendue—car Cai-Chang avait très bien masqué son jeu — nos gens s'arrêtent pour prendre leurs mesures avant de donner l'assaut.

Le commandant de la canonnière, qui, du bord, n'apercevait pas les murs crénelés de la maison, s'impatiente de cette lenteur et descend à terre. Il n'y a pas plutôt jeté un coup d'œil qu'il s'écrie :

“ — Nous ne pouvons rien faire là ; c'est une forteresse, il n'y a qu'à nous en aller. ”

\*\*\*

Le Père  
qu'aurait  
le mur que  
coups de ca  
seur), tout  
il ne pouva  
heure fixée  
“ — Eh !  
vais avec m  
Ce fut a l  
essayer de  
branlable da  
Ce que vo  
tout de bon,  
son comman  
“ — Je ne  
blâmé, disai  
plus longtem  
“ — Comm  
tez ; je me ch  
Personne n  
était à bord, c  
celui-ci, la mo  
“ — Dieu su  
tendais les pi  
des hurrahs f  
de honte et de  
retraite devant  
On se retira  
le Père, “ nous  
sera que plus f

Le Père eut beau insister en représentant les suites qu'aurait cette expédition avortée, la facilité de tourner le mur que, du reste, on pouvait démolir avec quelques coups de canon (il n'y avait qu'une seule brique d'épaisseur), tout fut inutile. Le commandant n'avait pas d'ordres, il ne pouvait exposer la vie de ses hommes, et il avait son heure fixée pour rentrer à Nam-Dinh.

— Eh bien, commandant, dit le Père Mollard, moi, j'y vais avec mes catholiques ! ”

Ce fut alors au tour du commandant de *La Surprise* à essayer de dissuader le missionnaire. Mais celui-ci fut inébranlable dans sa résolution.

Ce que voyant, le lieutenant de vaisseau se fâcha pour tout de bon, reprochant au Père de vouloir lui faire perdre son commandement :

— Je ne peux pas partir et vous laisser ici, je serais blâmé, disait-il, et, d'un autre côté, je ne puis pas rester plus longtemps. En conséquence, Père, retirez-vous. ”

— Commandant puisque votre heure est arrivée, partez ; je me charge du reste. ”

Personne ne voulait céder. A la fin, le P. Gendreau, qui était à bord, conseilla au P. Mollard de ne pas insister ; celui-ci, la mort dans l'âme, consentit à se retirer :

— Dieu sait, m'écrivit-il, ce que cela m'a coûté ! J'entendais les pirates dans l'intérieur de la maison pousser des hurrahs formidables. Je ne pus m'empêcher de pleurer de honte et de rage en voyant des marins français battre en retraite devant ces bandits ! ”

On se retira donc... malheureusement, car, comme disait le Père, “ nous avons agacé le tigre dans sa tanière, il n'en sera que plus furieux ! ”

\* \* \*

Cependant, en cette journée, les brigands avaient perdu deux de leurs chefs et une cinquantaine d'hommes. De notre côté, il n'y eut qu'un seul catéchiste blessé légèrement au sourcil par un biscaïen de fusil de rempart, qui caressa en même temps la moutache de l'enseigne de vaisseau Lahalle, second de la *Surprise*. Le Cai-Chang se croyait tellement réduit aux abois qu'il s'était déjà déguisé en mendiant pour s'échapper au moment de l'assaut. Il fut du reste si impressionné que, la nuit venue, il évacua la place sans tambour ni trompette et se refugia dans les montagnes avec toute sa bande.

### XXIII

**Une méprise malheureuse. — Deux blessés de la Mission. — Les PP. Mollard et Souvignet au secours de Ke-Nou. — La veille d'un combat au pied de la Croix. — Débandade des pirates. — Affaire de Long-Thong. — Le P. Pinobel à Nam-Dinh.**  
— Une lettre du P. Tamet nous apprend le massacre des PP. Gélot Rival, et Manissol. — Enterrement sans casuel. — Un homme qui est content de vivre. — Prise de Bac-Ninh.

Le 29 février, au matin, on reçoit à la Mission, coup sur coup, trois lettres de prêtres indigènes annonçant que trois ou quatre cents pirates, montés sur des jonques, venaient de détruire plusieurs villages et se dirigeaient sur la cure de Kim-Bang, et sur Ke-So. Il fallait encore marcher de l'avant. Malheureusement le combat s'engagea par méprise

entre  
quan  
secour  
préfet  
Cett  
logien  
le couc  
à Nam  
Dieu q  
Le ca  
des con  
docteur  
le chlor  
mourrir  
me disai  
fini. " —  
maison s  
matin, n  
une écue  
plus qu'u  
prit cour  
" — D  
c'est une  
Il est  
Phuc-Nhe  
Quant  
il guérit  
était affre  
rechercher  
n'était pas  
artificiel, p  
ne perdait  
que sur le

entre les nôtres et une colonne de police dirigée par le *quan An* de Ha-Noi à la poursuite des pirates et venant au secours de la communauté menacée par le Cai-Chang. Le préfet avait oublié de nous prévenir.

Cette rencontre pénible nous coûta deux blessés, un théologien avec une balle dans la joue, et un catéchiste qui avait le coude gauche complètement fracassé. On me les envoya à Nam-Dinh où le docteur Barbolain les pansa ; mais ce fut Dieu qui les guérit, de l'avis même du dévoué médecin.

Le catéchiste dut subir l'amputation du bras gauche dans des conditions jugées désespérées. L'opération, faite par le docteur, sans autre aide qu'un infirmier et moi, qui donnais le chloroforme au patient, dura une heure. Le blessé faillit mourir entre nos mains : " Vous m'avez fait tuer un homme, me disait ce brave docteur Barbolain, ... enlevez-le, c'est fini. " — Je fis étendre le malade sur une natte ; toute la maison supplia Saint-Joseph en sa faveur et, le lendemain matin, notre pauvre blessé, tristement souriant, demandait une écuelle de riz. C'est alors qu'il s'aperçut qu'il n'avait plus qu'une main et un bras. Le pieux jeune homme en prit courageusement son parti. Il me dit :

" — De cette façon-là, je ne serai pas prêtre plus tard : c'est une grande responsabilité que le bon Dieu m'évite."

Il est depuis lors surveillant des études au collège de Phuc-Nhac.

Quant au théologien, qui était déjà diacre à cette époque, il guérit assez facilement de sa blessure, qui, cependant, était affreuse. Quand le médecin parla de l'endormir pour rechercher la balle, notre digne lévite me demanda si ce n'était pas une faute de se laisser plonger dans un sommeil artificiel, pour ne pas ressentir de douleur. Le Père Mollard ne perdait pas plus son temps sur sa chaire de théologie que sur le champ de bataille.

\* \* \*

Mais, mettons-nous à la poursuite de Cai-Chang, car il vit encore. Cela va nous faire marcher au pas accéléré en nous transportant, tout d'un coup, du mois de mars au mois d'août 1885, mais, puisque nous tenons le loup par les oreilles, il faut tâcher d'en finir avec lui.

Donc, vers les premiers jours du mois d'août, Cai-Chang, qui avait reformé une forte bande d'un millier d'hommes, s'était installé à l'extrémité sud des collines de Ke-Non, dans une position admirablement choisie, à deux lieues du fleuve, par conséquent hors de l'atteinte des canonnières, et dans un canton composé presque entièrement de grands villages païens et de longue date ennemis des Français. De là, il pouvait menacer Ke-Non, village chrétien situé à l'extrémité nord de cette chaîne de collines, qui peut avoir une bonne lieue de long, du nord au sud. Ke-Non est distant de Ke-So d'environ deux heures de marche, et entre les deux se trouve, près de la grande route, la chrétienté de Yuen-Phu, où habitait un riche chrétien connu sous le nom de Joseph fils.

Cai-Chang lança un manifeste pour rassurer le bon peuple sur ses intentions : il n'en voulait qu'aux envahisseurs et à leurs amis. Il invitait les féaux sujets du roi à lui prêter main-forte, pour châtier Ke-Non, Yen-Phu et Ke-so ; après quoi il détruirait la préfecture de Phu-Ly occupée par les Français. Ce n'était pas des propos en l'air : le 5 août, la petite chrétienté de Ke-Buoi était anéantie et dans la nuit du 5 au 6, l'église, la cure et une douzaine de maisons chrétiennes de Ke-Non devenaient la proie des flammes ; les chrétiens avaient essayé de se défendre et les pirates s'étaient retirés, après avoir perdu cinq des leurs, mais en jurant de revenir en plus grand nombre la nuit suivante

\* \* \*

Il n'y  
ce qui r  
Pelletier,  
carabines  
au secours  
fusils. Ils  
sentinelle,  
le signal d  
monticule  
leur crie d  
" — Gen  
faire votre  
" — Lai  
demain ma  
La nuit  
fique versa  
naires et ch  
grande croi  
commencen  
les chrétien  
que leur ho  
tour :  
" — Parti  
allons à vou  
Eux, de ré  
" — Ohé,  
affection pou  
vous ; si vous  
minés !"  
Immédiat  
ils essuient un  
personne, et d  
nemi détail vi  
deux ou trois  
encore fumant

Il n'y avait pas de temps à perdre, si on voulait sauver ce qui restait de Ke-Non. Par bonheur, le commandant Pelletier, du poste de Phu-Ly, avait prêté à la Mission dix carabines Gras. Le P. Mollard et le P. Souvignet marchent au secours de Ke-Non avec 95 hommes, dont 50 armés de fusils. Ils y étaient à peine depuis un quart-d'heure, que la sentinelle, placée sur la colline qui domine le village, donne le signal d'alarme. Les Pères, avec leurs gens, gravissent le monticule : l'ennemi est en face d'eux, sur le pic voisin, et leur crie dans le porte-voix :

“ — Gens de Ke-Non et autres sectateurs de Jésus, venez faire votre soumission, ou vous êtes tous morts ! ”

“ — Laissez-les crier, dit le Père, nous leur répondrons demain matin. ”

La nuit se passa tranquillement : un clair de lune magnifique versait sa douce lumière sur la montagne : missionnaires et chrétiens reposèrent paisiblement au pied de la grande croix arborée au sommet. Dès l'aube, les catéchistes commencent la prière, à laquelle répondent en chœur tous les chrétiens. Puis, nos gens déjeunent sur le pouce pendant que leur héraut d'armes embouche le porte-voix à son tour :

“ — Partisans de Cai-Chang, venez donc ici ; sinon, nous allons à vous. ”

Eux, de répondre :

“ — Ohé, les catholiques, là-bas, si vous avez quelque affection pour vos femmes et vos enfants, retournez chez vous ; si vous venez nous attaquer, vous serez tous exterminés ! ”

Immédiatement les Pères s'élancent et montent à l'assaut ; ils essuient un coup de canon qui heureusement ne touche personne, et d'une haleine les voilà sur le plateau, d'où l'ennemi défile vivement abandonnant le canon, sept étendards, deux ou trois vieux fusils, des lances, et les paniers d'un riz encore fumant.

Les nôtres, pleins d'entrain, se lancent à la poursuite des fuyards ; mais ils se trouvent bientôt en présence d'une véritable armée de 500 hommes, au centre de laquelle Cai-Chang, en palanquin, avec tout son état-major. Des deux côtés la fusillade s'engage ; les balles sifflent aux oreilles du P. Mollard et du P. Souvignet, toujours en avant, *sicut decet*, quand on est français. Les brigands lâchent pied, ayant plus de 50 hommes hors de combat. De notre côté, *pas une égratignure*.

Cai-Chang lui-même était blessé ; mais il devait avoir la vie dure, car il s'en tira encore cette fois-là.

\* \* \*

Les Pères, satisfaits de ce succès, fatigués par le combat et le grand soleil (il était 10 heures du matin), donnaient le signal de la retraite, quand on leur annonça que le colonel Brionval venait d'arriver à Yen-Phu, village chrétien sur la route royale. Le colonel reprend la poursuite de l'ennemi et aborde le village de Lang-Thong où il s'était réfugié.

Mais là, comme à Lang-Chang, il y avait un réduit bien fortifié ; la porte en était ouverte. Un sous-officier la franchit et tombe frappé de deux balles dans le ventre. Un soldat, qui escalade le mur, a les deux genoux fracassés par une décharge. De tous côtés, sans voir aucun ennemi, nos soldats sont criblés de balles.

— C'est bien, dit le colonel, pas la peine de faire tuer du monde devant cette bicoque ; demain nous reviendrons avec du canon."

Le lendemain on revint, en effet, avec du canon ; mais les pirates n'étaient plus là.

Cai-Chang fut dix mois à se remettre de sa blessure, que tout le monde avait cru mortelle.

" —  
dit-il.

Hélas  
le lieutenant  
Phu-Ni  
de Tha  
n'a-t-il  
février  
lation :  
lui doit  
ejus ad

Reven

J'eus le  
voir le P.  
épuisé, il  
le faire so  
entendre à  
ou trois se  
du docteur  
il se remit  
Hong-Kon

C'est à c  
une lettre  
nous soupç  
Gélot et le  
de catéchist  
à côté du P.  
Cette sangla  
l'Epiphanie.  
tagnes, trois  
trois fois la s

“ — Je ne veux plus jouer avec les gens de la Mission, ”  
dit-il.

Hélas ! il fit d'autres victimes. Ce fut lui qui massacra le lieutenant Fougère avec quarante tirailleurs du côté de Phu-Nho-Quan en 1886. Enfin, il fut tué dans la province de Thanh-Hoa en 1888. Combien de fois le P. Mollard n'a-t-il pas regretté de ne l'avoir pas pris au nid, le 27 février 1884 ! — Mais il peut dire avec une légitime consolation : “ Ce n'est pas de ma faute ! ” et la Mission de Ke-So lui doit son salut. *Benedictus Dominus qui docuit manus ejus ad prelium !*

\* \* \*

Revenons à Nam-Dinh au mois de mars 1884.

J'eus le plaisir d'aller faire un tour à Phuc-Nhac, pour voir le P. Pinabel, l'échappé du Laos. Comme il était très épuisé, il accepta de venir à Nam-Dinh, où je promettais de le faire soigner de mon mieux, car, pour moi, j'avoue ne rien entendre à la thérapeutique. Le Père passa chez moi deux ou trois semaines, pendant lesquelles, grâce aux bons soins du docteur et à la cuisine européenne de M. de Montagnac, il se remit suffisamment pour pouvoir faire le voyage de Hong-Kong et s'en aller en convalescence au sanatorium.

C'est à cette époque seulement qu'on reçut à la Mission une lettre du P. Tamet, annonçant les tristes choses que nous soupçonnions tous depuis quelques semaines. Le P. Gélot et le P. Rival avaient été décapités avec une douzaine de catéchistes, le P. Manissol était tombé frappé d'une balle, à côté du P. Tamet, qui avait pu échapper au massacre. Cette sanglante tragédie s'était passée le 6 janvier, fête de l'Épiphanie. Depuis lors, le P. Tamet errait dans les montagnes, trois fois il était tombé entre les mains des brigands, trois fois la sainte Vierge l'avait sauvé : très affaibli par les

souffrances et les privations de toutes sortes, notre cher confrère ne pouvait encore, pour le moment, que se cacher dans les forêts, ayant moins à redouter les bêtes féroces que les hommes. Il avait envoyé sa lettre par un catéchiste.

\* \* \*

A Nam-Dinh, le séjour de la ville me devenait fastidieux depuis qu'il n'y avait plus de coups de canon pour me mettre en appétit. De temps à autre, quelques braves Marsouins venaient faire la causette avec moi; mais deux ou trois seulement allaient jusqu'au confessionnal inclusivement... Un seul officier remplit son devoir pascal... Ce n'était donc ni brillant ni bien encourageant sous le rapport religieux.

Pour comble de misère, un malheureux soldat français de la garnison se fit sauter la cervelle. Le rapport du docteur constatant qu'il était fou me permit de faire l'enterrement; mais je fus péniblement surpris quand je remarquai qu'on ne rendait pas les honneurs militaires. Si le pauvre garçon n'était pas responsable aux yeux de Dieu, comment l'était-il aux yeux des hommes? Il y eut même certain esprit-fort, ancien élève d'école normale très inférieure, qui crut de bon goût de parler de casuel à ce sujet à la table des officiers. Un jeune sous-lieutenant, Monsieur de G. . . ., releva si vivement ce mal appris, qui avait un galon de plus que lui, que cela faillit amener une affaire... Et à ce moment l'aumônier n'avait ni casuel ni traitement.

\* \* \*

Deux jours après, un autre troupiers, bel et bien fou, en

bonne  
le sort  
pour  
trouver  
Heu  
maîtres  
conduis  
l'abri d  
commar  
à ce pa  
Je le  
blessure  
la cruch  
intention  
et il se r  
Je lui  
Mon h  
" — V  
c'est plus  
" — M  
" — C'  
j'ai pas le  
Curé, est-  
" — Pa  
sera venu,  
en attends  
" — Ah  
upir de s  
sauvez la v  
On trans  
fait du bien  
rapatrié.  
De Saïgo  
de sentimen

bonne et due forme celui-là se prit tout à coup à gémir sur le sort lamentable de son camarade de l'avant-veille, et, pour accentuer la note sentimentale, voulut lui aussi se trouver la peau.

Heureusement ses voisins de chambrée se rendirent maîtres de lui, et, en attendant plus ample information, on conduisit notre homme à la salle de police pour le mettre à l'abri de lui-même autant que possible. En même temps le commandant m'envoyait chercher pour remonter le moral à ce pauvre garçon qui devait en avoir besoin.

Je le trouvai tout couvert de sang par suite d'une affreuse blessure qu'il venait de se faire à la tête avec un débris de la cruche à eau préalablement mise en pièces par lui à cette intention. En me voyant entrer, il ouvrit de grands yeux, et il se mit à rire avec l'accent d'un mouton qui bêle.

Je lui adressai quelques reproches sur un ton amical.

Mon homme prit alors un air mystérieux et me dit :

“ — Voilà, M'sieur l'Aumônier... oui, c'est bête ; mais c'est plus fort que moi, faut que je me détruise.”

“ — Mais le bon Dieu le défend !

“ — C'est tout de même vrai, M'sieur l'Aumônier... oui, j'ai pas le droit de me détruire ;... mais, vous, M'sieur le Curé, est-ce que vous ne pouvez pas me détruire.

“ — Parfaitement ; laissez-moi faire. Quand le moment sera venu, je me charge de vous rendre ce dernier service ; en attendant, ne bougez plus, hein ? c'est compris ?

“ — Ah ! M'sieur l'Aumônier, exhala-t-il avec un profond soupir de soulagement, ah ! je vous remercie... vous me sauvez la vie ?”

On transporta le blessé à l'hôpital : sa saignée lui avait fait du bien : il était calmé. Peu à peu il se guérit et fut rapatrié.

De Saïgon il m'écrivit une lettre dans laquelle, au milieu de sentiments d'une reconnaissance exaltée, il me priait de

lui donner un coup d'épaule pour le faire... entrer dans la gendarmerie. Je regrette bien de n'avoir pas eu le bras assez long ; mes pouvoirs n'allaient pas jusque-là.

\* \* \*

Cependant le mois de mars 1884 était signalé par la prise de Bac-Ninh qu'avait préparée l'amiral Courbet. Cette citadelle tomba aux mains des Français le 12, mais beaucoup moins fièrement que Son-Tây. Epouvantés par les rapides mouvements de Négrier, "le général Maulén (vite vite)," les Chinois lâchèrent pied après une résistance assez molle, ce qui ne les empêcha pas de publier en Chine qu'ils avaient "écrabouillé" l'armée française, comme les images d'Epinal de ce pays-là en font foi.

Au Tonkin, on disait, avec plus de vérité, paraît-il, que Négrier avait été mis aux arrêts ou tout au moins sévèrement blâmé par le général en chef pour avoir osé remporter la victoire sans attendre l'arrivée de son supérieur hiérarchique !!!

## XXIV

**Prise de Hung-Hoa. — Le traité de Tien-Tsin et celui du 6 juin à Hué. — Mgr Puginier nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Le général Brière de l'Isle à Nam-Dinh. — L'affaire de Bac-Lé. Un dimanche à Phu-Ly. — En district à But-Dong. — Au secours de Ngoc-Duong.**

Poursuivant ses succès, le corps expéditionnaire du Tonkin marchait sur Hung-Hoà où, grâce à Brière de l'Isle, qui

opérait un  
Négrier q  
Rivière N  
avril. Qu  
temps de c  
chef était  
son képi, r  
remit à cha  
" — Alle  
teurs... "  
Et ils ont  
pendant dix  
Quelques  
sait un ordre  
" Le général  
troupes du  
Tsin, a été  
qui est la sa  
" La Chine  
faire entre la  
ses troupes to  
et Lang Son.

Avec un op  
personnes croy  
ditionnaire cor  
qu'à s'en aller  
de Triomphe e  
soldats le mérit  
pacification du

opérait un mouvement tournant du côté de Don Vang, et à Négrier qui canonnait la ville du haut des collines de la Rivière Noire, le général Millot entra sans coup férir le 12 avril. Quelques Pavillons Noirs, qui n'avaient pas eu le temps de décamper, furent faits prisonniers. Le général en chef était si satisfait de son succès qu'il leur tira, dit-on, son képi, rendant hommage au courage malheureux, et leur remit à chacun une piastre en leur disant :

“ — Allez-vous-en, mes amis ; devenez de bons agriculteurs . . . ”

Et ils ont continué à nous cribler de coups de Winchester pendant dix ans . . . ces braves colons !

Quelques semaines après ces opérations militaires, paraissait un ordre général ainsi conçu :

“ *Le général en chef est heureux de faire connaître aux troupes du Corps expéditionnaire que, le 11-mai, à Tién-Tsin, a été conclu entre la France et la Chine un traité, qui est la sanction et le couronnement de leurs succès.*

“ *La Chine s'engage à respecter les traités faits et à faire entre la France et l'Annam, et à faire évacuer par ses troupes tout le Tonkin, y compris Lao-Koy, Cao-Bang et Lang Son . . .*

“ Au quartier général, Hanoi, 15 mai 1884. ”

\* \* \*

Avec un optimisme ministériel remarquable, quelques personnes croyaient que c'était fini et que le corps expéditionnaire commandé par le général Millot n'avait plus qu'à s'en aller faire son entrée triomphale à Paris par l'Arc de Triomphe et les Champs-Élysées. Certes, nos braves soldats le méritaient, et tout le monde eût applaudi à la pacification du Tonkin. Mais pour ceux qui étaient à même

de se rendre bien compte des choses, il était certain que la Chine allait continuer à faire en secret ce qu'elle n'oserait plus faire ouvertement, susciter des obstacles à la France dans son établissement au Tonkin.

Quel était donc le nouveau traité à conclure avec la cour de Hué?... Celui du 25 mai 1883 avait été traitreusement déchiré par les Régents, qui depuis cette époque n'avaient cessé d'exciter la Chine contre nous et étaient cause de la mort de tant de soldats et de plusieurs milliers de chrétiens indigènes amis de la France. Sans nul doute, la France allait montrer à l'Annam que l'on ne se moquerait pas des vainqueurs de Son-Tây et de Bâc-Ninh? Le nouveau traité avec l'Annam serait plus avantageux que le précédent. Le simple bon sens l'indiquait. Parfaitement, n'est-ce pas?

Or, il advint qu'un diplomate en vue s'en vint de Pékin à Hanoi et à Hué, et signa, le 6 juin 1884 avec les régents de Sa Majesté Kiên-Phúc un traité qui rétrocédait à l'Annam la province de Binh-Thuân cédée à la Cochinchine française le 25 mai 1883, et rattachait à l'Annam les provinces de Thanh-Hoà, Nghé-An et Hà-Tinh qui faisaient partie du Tonkin également de par le traité du 25 mai précédent.

Le mois de juin allait porter au prestige français un autre coup... Tout est perdu, fort l'honneur.

En parlant d'honneur, c'est bien le cas de dire ici que Mgr Puginier venait de recevoir la croix de la Légion d'honneur. Il l'avait certes bien gagnée par tous les services rendus à la France depuis son arrivée en Mission (1858), et surtout depuis l'expédition de Francis Garnier. Hélas! il l'aurait rendue avec joie pour effacer le traité du 6 juin. Il y a des gens qu'on décore pour les faire taire. Mgr Puginier n'était pas de ceux-là; mais, s'il ne criait pas sur les toits tout ce qui le peinait et l'alarmait dans la direction donnée aux affaires du Tonkin, son patriotisme

inébranlable lui fit toujours signaler à qui de droit ce qu'il croyait être le bien et l'intérêt du pays.

\* \* \*

Donc, pour le moment, de Hung-Hoà et de Bâc-Ninh jusqu'à Thanh-Hoà, à la surface, tout était tranquille. La brigade du général Brière de l'Isle vint prendre ses quartiers d'été à Nam-Dinh ; je montais en grade, puisque j'avais un général pour paroissien.

Fier soldat, administrateur habile, Brière de l'Isle était, de plus, un croyant. Il n'avait pas peur de venir à la messe tous les dimanches et de faire ostensiblement un grand signe de croix quand le prêtre donnait la bénédiction. Ce bel exemple donné à nos chrétiens indigènes me consolait de bien des choses à reprendre dans la conduite de nos compatriotes. Le général, qui le savait, me témoignait une bienveillance toute militaire.

Les grandes chaleurs me redonnèrent bientôt un surcroît de travail à l'ambulance où il y avait plusieurs décès par semaine. Grâce à Dieu, presque tous les mourants reçurent les derniers sacrements. J'étais au mieux avec le médecin en chef, le docteur Hocquard, et l'officier d'administration, M. Saulce. J'avais une allocation du Protectorat. Et cependant, malgré tout, je restais insensible aux délices de Nam-Dinh ; je ne cessais de compter les jours qui me séparaient de la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul, date à laquelle j'espérais obtenir mon changement.

Enfin, le mois de juin arrive.

\* \* \*

Le P. Cosserat, supérieur du collège de Hoàng-Nguyen,

vint à Nàm-Dinh consulter le docteur pour l'un de ses élèves, et en sa qualité de Vosgien, je le conduisis au colonel Brionval, son compatriote, qui était le résident militaire de la province, chargé de la création du 2<sup>e</sup> régiment de tirailleurs tonkinois. Il se montra fort aimable, plus que d'habitude (il n'avait pas le sourire facile, le colonel), et nous invita à déjeuner pour le lendemain, un vendredi, mais on ferait maigre. Hélas ! notre déjeuner fut attristé par une nouvelle ; le colonel nous apprit la malheureuse affaire qu'on appelle le guet-apens de Bac-Le.

\* \* \*

Le ministère, sous prétexte que le traité de Tien-Tsin nous ouvrait les portes de Lang-Son, avait donné l'ordre d'occuper immédiatement cette place.

Or, on était au mois de juin, et, pour se rendre de Ha-Noï à Lang-Son, il n'y avait pas de chemin de fer. Mgr Puginier, apprenant que la colonne partait si précipitamment, craignit un désastre. Recevant la visite d'un officier de l'état-major, qui venait lui demander des renseignements, il lui dit formellement ceci :

“ Il m'est impossible d'aller voir le général en chef ce soir ; mais dites-lui de ma part que je le supplie de surseoir au départ de ces huit cents hommes ; il faut doubler le chiffre si on veut aller à Lang-Son ; mais on ferait mieux de ne pas y aller tout de suite . . . Les Chinois vous barrent le chemin.”

La commission fut-elle faite ? . . . Je ne sais . . . mais on passa outre, on alla de l'avant.

Le colonel Dugenne, en brave soldat, tint aux Chinois à peu près ce langage :

“ — Laissez-moi passer, ou je vous bousscule.”

Les Chinois répondirent :

“ — A

gouverne  
“ — J'  
avant !”

Et on  
braves so  
ordonner

L'ancie  
colonne d  
patriote e

La guer  
en questio

Enfin, a  
Puginier e  
le P. Berth

Pendant  
à cette épo  
de vouloir

faire l'ente  
de mourir s

rades, hélas  
on n'envoye

Bien trist  
et, après l'  
ciers me fire

“ — Je ne  
qui comman

mais c'est de  
pour dire la

“ — Mais  
pas ; nous all

“ — Attendez que nous ayons reçu des ordres de notre gouvernement pour nous retirer.”

“ — J'ai ordre de passer, je passerai, dit le colonel... En avant !”

Et on se battit crânement pendant deux jours, et nos braves soldats furent écrasés sous le nombre... Il fallut ordonner la retraite après avoir perdu beaucoup de monde.

L'ancien bataillon de Nam-Dinh faisait partie de la colonne de Bac-Lé ; le pauvre capitaine Jeannin, mon compatriote et ami, fut parmi les morts !

La guerre allait recommencer en grand ; tout était remis en question.

\* \* \*

Enfin, après la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul, Mgr Puginier eut pitié de moi et me remplaça à Nam-Dinh par le P. Berthaud.

Pendant les quelques semaines de vacances que je passai à cette époque à Ké-So, un samedi soir, le P. Bon me pria de vouloir bien le remplacer pour aller au poste de Phu-Ly faire l'enterrement d'un pauvre soldat français, qui venait de mourir sans sacrements, comme beaucoup de ses camarades, hélas ! car, malgré les supplications des missionnaires, on n'envoyait jamais prévenir le prêtre à temps.

Bien tristement donc je conduisis le corps au cimetière, et, après l'enterrement, j'acceptai l'invitation que les officiers me firent de rester au poste.

“ — Je ne demande pas mieux, répondis-je au lieutenant qui commandait le détachement d'infanterie de marine ; mais c'est demain dimanche et il faut que je trouve un local pour dire la messe.

“ — Mais rien de plus facile, me dit-il, la place ne manque pas ; nous allons nous en occuper, le docteur et moi.”

Celui-là, également plein de bonne volonté, m'assigne une grande salle vide dépendant de l'ambulance, et des soldats s'empressent avec joie de tout préparer pour une messe militaire.

Mais voilà qu'au diner, avant que ces messieurs et moi ayons prévenu le capitaine, commandant du poste, assis à la même table que nous, une députation de la compagnie de tirailleurs tonkinois, commandée par ce capitaine (un vieux brisquard sorti de la ligne et nouvellement au Tonkin, soit dit entre parenthèses), vint demander la permission d'assister à la messe le lendemain matin, dimanche.

— La messe!... connais pas ça, moi... allez-y, n'y allez pas, ça vous regarde, mais pas dans la citadelle, vous entendez ?

Le docteur et le lieutenant qui avaient fait préparer la salle ne faisant pas d'objection, je gardai le silence et me dis à part moi : " C'est bon, je m'arrangerai demain matin."

Dans le village je trouvai une pauvre cabane chrétienne où je préparai l'autel comme je pus. Plus de 200 tirailleurs (alors on les recrutait par engagements volontaires, et le deuxième régiment dont le dépôt était à Nam-Dinh était en majorité composé de chrétiens) et seulement douze soldats français assistèrent à la messe. Je ne pus m'empêcher de manifester la peine que j'éprouvai ce jour-là comme missionnaire français : " Comment ! je m'en vais à Phu-Ly, par pure bonne volonté, rendre les honneurs religieux à un pauvre soldat mort sans sacrements, et on me défend à moi, prêtre catholique français, de dire la messe dans une grande citadelle anamite, où il y a des locaux libres, et où tous peuvent à leur aise offrir ostensiblement leur encens à Boudha. Mais le mandarin, le préfet païen, aurait mis son tribunal à ma disposition si j'avais voulu l'accepter !"

Je cite ce fait particulier pour montrer à quel degré d'indifférence religieuse quelques-uns de nos compatriotes sont

tombés. D'un autre côté, je fus fier des tirailleurs tonkinois qui n'eurent pas peur de se montrer chrétiens. Ce n'est pas l'habitude de nos indigènes, bien supérieurs sur ce point à tant de croyants victimes du respect humain.

\* \* \*

Cet incident ne fit que me confirmer dans mon idée : je serai mieux en district qu'à Nam-Dinh. Le P. Cadro était de retour à Ké-Vinh. Où allait m'envoyer Monseigneur ?

“ — Je voudrais vous voir en *Suisse* (district nord de Son-Tay),” m'avait dit le P. Rival en partant pour le Laos.

C'était mon rêve. Mais Mgr Puginier ne me jugea pas encore mûr pour ce poste difficile et périlleux.

Le district composé des paroisses de But-Dong, Bai-Vang, Ké-So et Ké-Voi m'échut en partage : c'est-à-dire que j'étais chargé spirituellement des nombreuses chrétientés du *huyen* de Phu-Huyen et de la préfecture de Phu-Thuong. Je perdais l'avantage du voisinage du collège de Phuc-Nhac, mais je me rapprochais du collège de Hoang-Nguyen où mon compagnon de Paris au Tonkin, le P. Rigouin, était professeur depuis son retour forcé de Laos.

\* \* \*

Le vendredi 15 août, fête de l'Assomption, je chantai la grand'messe et les vêpres à But-Dong (la Plume d'Orient), très forte chrétienté, chef-lieu de paroisse, dont il est si souvent parlé dans les Annales de la persécution. C'est là que se sont cachés pendant longtemps les PP. Theurel et Vénard. J'étais aux anges, comme on dit : toute la paroisse assistait à la procession, avec un certain nombre d'élèves du collège

alors en vacances qui prêtaient à la cérémonie le concours de leurs instruments de musique.

\* \* \*

Aussitôt je donnais la mission à droite et à gauche et je ne songeais à rien autre, quand je reçus un petit mot fort aimable du commandant Crétin, sous-chef d'état-major du corps expéditionnaire, qui m'invitait à monter à Ha-Noï pour renouer de vieilles relations de famille.

Avec la permission de Monseigneur, je filai sur Ha-Noï emportant une bécasse, *vava avis*, au commandant qui me pria à diner.

Cette pauvre bécasse fut mise à l'ordre du jour et désormais Monseigneur m'en imposa d'autres pour le général Brière de Lisle, qui venait d'être nommé commandant en chef par suite du rappel du général Millot.

Comme il n'était bruit que de piraterie, je fis à Ha-Noï l'acquisition d'une bonne carabine Remington, avec laquelle je redescendis bravement à But-Dong, près à tout événement, les lauriers du P. Mollard à Ké-So et Ké-Non m'empêchaient de fermer l'œil, ou bien me le faisait ouvrir, comme on préférera.

Au mois de novembre je passai de But-Dong à Bai-Vang, chef-lieu de paroisse voisin. Le P. Willar, un jeune confrère, y étudiait la langue. Lui aussi avait une carabine. Le collègue de Hoang-Nguyen n'étant pas loin, nous nous trouvions groupés de façon à nous défendre hardiment en cas de besoin. Tout autour de nous les villages païens en détresse devenaient la proie des pirates ; c'était à qui pillerait son voisin le premier.

\* \* \*

Un bee  
Cosserat  
gnol de N  
c'est-à-dir  
menacé p  
quer sa r  
français  
catholique  
pour soi, l  
cœur ! Le  
bénit du s  
Rigouin, W  
d'un revol  
ton portée  
En chen  
allaient ch  
rons pas tr  
verrait de  
Allons, ma  
Nous tra  
nous faisons  
ture martia  
laire et des  
mais sans n  
bat... Les  
ils ne vinrent  
Le lenden  
résolu qu'av  
nous ferions  
tout autour  
domestiques  
déplacement.

Un beau jour, nous étions allés dîner au collège. Le Père Cosserat reçut une lettre du P. Pagès, missionnaire espagnol de Ngoc-Duong, situé de l'autre côté du fleuve Rouge, c'est-à-dire sur la rive gauche. Notre confrère se disait menacé par une bande de brigands qui devaient venir attaquer sa mission la nuit suivante. Il suppliait les Pères français des environs de lui prêter main-forte. Entre catholiques on ne doit pas pratiquer la maxime : "chacun pour soi, le bon Dieu pour tous." Allons-y donc et de bon cœur ! Le P. Cosserat, provicaire, nous y autorisa et nous bénit du seuil de sa maison . . . Nous étions trois : les PP. Rigouin, Willar et moi, armés chacun d'un fusil de chasse et d'un revolver, sans compter les fameuses carabines Remington portées par nos trois catéchistes.

En chemin nous rencontrons des gens démoralisés qui allaient chercher un refuge chez les amis. Nous n'arriverons pas trop tard, au moins ? . . . Mais non, autrement on verrait de la fumée, on entendrait des coups de fusils . . . Allons, marchons au pas accéléré.

Nous traversons le fleuve Rouge, et, un moment après, nous faisons notre entrée à Ngoc Duong avec une désinvolture martiale qui nous valut les applaudissements du populaire et des bourgeois de céans. — La nuit tomba du ciel, mais sans nous surprendre : nous étions au poste de combat . . . Les brigands ne nous surprirent pas non plus, car ils ne vinrent point. C'était la guigne, quoi ? . . .

Le lendemain nous tîmes un conseil de guerre, il fut résolu qu'avant de regagner nos casernements réciproques, nous ferions une manifestation armée dans la campagne tout autour de Ngoc Duong. Les canards . . . sauvages, pas domestiques bien sûr, payèrent nos frais de guerre et de déplacement.

\* \* \*

Bien loin, bien loin, à l'horizon tout là-bas, on crut distinguer des ombres chinoises tremblotantes. En effet, du côté de Bac-Ninh, Quang-Yén, Phu-Lang-Thuong, Négrier faisait sérieusement danser les Célestes. — On disait la guerre déclarée et on la faisait pour tout de bon cette fois.

\* \* \*

Il n'entre pas dans mon plan d'écrire l'histoire des hauts faits de nos vaillants soldats au Tonkin ; mais mes souvenirs ne seraient pas franco-tonkinois, si je ne les donnais pas tels qu'ils sont gravés dans ma mémoire grâce aux petits billets que rédigeait alors le P. Bareille, procureur de Ké-So, pour tenir les Confrères au courant de ce qui se passait. C'est d'après ces communiqués de la Mission que je pourrai donner quelques détails sur les principaux événements.

Du 8 au 13 octobre (1884) le corps expéditionnaire du Tonkin, commandé en chef par le général Brière de l'Isle et en second par le général de Négrier, n'enregistra que des victoires. Les troupes de marche étaient partagées en deux colonnes de 1,000 hommes chacune : la 1<sup>re</sup> sous les ordres du général de Négrier, la 2<sup>e</sup> commandée par le lieutenant-colonel Donnier.

Le 8 octobre, Négrier rencontra environ 6,000 réguliers chinois occupant à Kép une position retranchée organisée défensivement avec un réduit central. Le combat, commencé à 9½ h. du matin, ne prit fin qu'à 2½ h. de l'après-midi par la déroute complète de l'ennemi. Les Chinois, refoulés après avoir tenu quelque temps, s'étaient barricadés dans le village de Kép qui dut être enlevé à la baïonnette après une lutte acharnée. A l'assaut de la pagode en particulier les Chinois qui la défendaient se firent tuer jusqu'au

n  
en  
H  
Y  
m  
br  
pe  
ch  
ser  
po  
loir  
la p  
prés  
rin  
ter e  
j'ai e  
fran  
tirail

dernier. Plusieurs étaient ornés de plumes de paon, décoration impériale. Négrier, à peine l'ordre d'assaut donné, reçut une balle qui lui traversa la cuisse sans briser l'os.

Après le combat, on incendia les retranchements ainsi que les munitions, dont l'explosion dura plusieurs heures.

## XXV

### **Nouveau papier timbré. — Trois artistes sur le marché. — Une famille de catéchumènes et la médaille chasse-diable.**

Une histoire qui porte un cachet vraiment franco-tonkinois. Quelques jours avant le *tét* (1er jour de l'an annamite), en quittant Lanh-Tri, j'allai visiter la chrétienté de Yen-Hue, sur le bord du fleuve, à une heure au-dessus de Hung-Yen. Je passai sans m'arrêter devant une pagode où un mandarin était en train de procéder à une enquête sur un brigandage qui avait eu lieu la nuit précédente. Mais à peine arrivé à la maison qui m'offrait l'hospitalité, je vois le chef de canton venir, tout effaré, me saluer avec un empressement extraordinaire.

— Eh, mon vieux, qu'est-ce qu'il y a donc aujourd'hui pour que tu sois si poli ?

— Père, dix mille saluts, je vous prie en grâce de vouloir bien écouter ma plainte. Quand vous avez passé devant la pagode tout-à-l'heure, un *linh-táp* (tirailleur tonkinois) présentait au mandarin une feuille de M. le grand mandarin français, résidant à Ha-Noï, ordonnant de me faire arrêter et conduire à la ville. Je n'ai pas commis de faute ; mais j'ai eu bien peur quand même, car la feuille était écrite en français et personne ne pouvait la lire. Vous avez passé, le tirailleur vous a vu, et aussitôt, il a pris la fuite."

C'était tout bonnement un loustic, un escape, un filou, tout ce que l'on voudra, excepté un honnête homme, qui se servait d'une découpeure d'un journal ornée d'un vieux timbre-poste, comme d'un mandat d'amener soi-disant résidentiel, et avec cela il gagnait grassement sa vie en faisant peur même aux honnêtes gens.

“ — Sois tranquille, dis-je à mon homme si vraiment tu as la conscience en paix, tu n'as rien à craindre tant que je serai ici : le filou ne reviendra pas.”

\* \* \*

Le lendemain matin, jour de grand marché à Yen-Tu, tout à côté, un domestique du susdit chef de canton vint me prévenir que trois Annamites, vêtus d'habits français, faisaient toutes sortes de mauvaises farces aux bonnes dames de la Halle.

“ — Eh ! mais, ton maître, le chef de canton, pourquoi ne met-il pas ordre à cela ?

“ — Mon maître est absent.

“ — Alors le sous-chef de canton ?

“ — Il a pris la fuite.

“ — Eh bien, et le maire ?

“ — Monsieur le Maire ? . . . Il n'ose pas bouger.”

Certain d'avoir encore affaire à des filous, j'envoyai mon catéchiste avec quelques jeunes gens du village cueillir les artistes. Ils me furent amenés délicatement, en grande tenue d'arlequins cosmopolites : celui-ci, le torse serré dans un tricot de marin, celui-là perdu dans les vastes plis d'une chemise de flanelle bariolée, le troisième en pantalon de marsouin et les pieds chaussés de bottines éculées ; mais leur toupet était encore plus extraordinaire que leur tenue. Ils se déclarèrent *boys* de *Mé-su-lang-sa* (Messieurs français) qui remontaient le fleuve Rouge jusqu'à Ha-Noï.

Et les trois gredins m'indiquaient une barque portant pavillon français à l'ancre de l'autre côté du fleuve.

“ — Appelez le patron, criez-lui de venir vous chercher de ce côté-ci.”

Ils firent ce que je leur disais, mais ils commençaient à perdre de leur aplomb.

Contrairement à mes prévisions, la barque vint accoster près du marché, et le patron monta me présenter ses papiers en réclamant ses trois concitoyens.

Il me dit qu'il s'appelait Nam et s'en allait à Hai-Phong ; or son laisser-passer lui donnait le nom de Phuc et le faisait aller à Ha-Noï, et il y avait huit mois que son permis de circulation était périmé. Les contradictions étaient par trop flagrantes. Le chef de canton, le sous-chef de canton et le maire se retrouvèrent tout d'un coup comme par enchantement. Ma présence leur donna le courage d'infliger à nos trois fibustiers la correction qu'ils méritaient et le patron racheta ses mensonges pour une *ligature* (600 sapèque, soit dix sous français) que je distribuai aux pauvres du marché.

Des faits comme ceux que je viens de raconter ne sont que des enfantillages en comparaison des exactions et des dénis de justice dont les Annamites, chrétiens ou bouddhistes, étaient journellement victimes de la part des mandarins pendant que les Français chassaient les Chinois du Tonkin ces fonctionnaires faisaient tout leur possible pour empêcher le peuple annamite de se rallier à nous.

\* \* \*

Mais en voilà assez sur ce sujet. Mieux vaut conter une petite histoire pieuse qui sera intéressante pour les amis de la Sainte-Enfance et de la Médaille de Saint-Benoit. Pen-

dant que je donnais la mission dans la chrétienté de Lé-Thuy, j'avais vainement essayé de ramener à la religion un notable de l'endroit qui avait eu la faiblesse d'apostasier à l'époque de la persécution de 1858 et s'était marié à une païenne. Cet homme, qui au fond n'était pas méchant, m'avait fait quelques belles promesses sur la sincérité desquelles je n'osais trop compter, car des intérêts matériels le retenaient.

Quelques jours après mon retour à la cure de But-Dong, je vis arriver mon individu demandant un catéchiste pour l'instruire lui, sa femme et ses enfants. Etonné d'un si heureux et subit changement, j'en demandai la cause à mon nouveau converti qui me répondit :

“ — Voici ce qui s'est passé. Aussitôt après votre départ de Lé-Thuy, mon avant-dernier enfant, petite fille âgée de 4 ans, tomba malade, et pendant toute la journée ne cessa de dire qu'elle voulait recevoir le sacrement qui lave les péchés (c'est ainsi que les Annamites appellent le baptême). Cette insistence parut surnaturelle de la part d'un enfant de cet âge. Elle disait même à sa sœur aînée : “ Il faut que toute la famille se convertisse ou bien malheur à nous ! ” Le chef de la chrétienté la baptisa et elle mourut. La nuit suivante mon enfant m'apparut pendant mon sommeil revêtue d'une robe éclatante de blancheur et me pressa de me convertir ; voilà pourquoi je reviens au Dieu de miséricorde qui rappelle au bercail les brebis égarées.”

J'encourageai mon pécheur repentant à persévérer dans ses bonnes dispositions et je lui donnai un catéchisme. Les premiers jours cela marcha bien : toute la famille étudiait les prières avec ardeur ; puis soudain la femme ne voulut plus entendre parler de conversion. Quand arrivait l'heure du catéchisme, elle éprouvait une oppression terrible, poussait de profonds soupirs et jurait de toutes ses forces que jamais elle ne se ferait chrétienne. Elle parlait même de

s'enfu  
tit gar  
l'endroi  
catéchu  
taient, e  
on la la  
moindre  
qualité.  
de la ch  
voulait  
Dans c  
de ce vill  
la maison  
dans la v  
(nom que  
Benoît) q  
comme pa  
chrétienne  
La vie c  
sante et pl  
comme le c  
Dieu, et so  
faire ! Qu  
mais elles  
travail ne r  
le sommeil  
et d'aller re  
forêt... to  
attrait si pu  
mettra obst  
ailes... Il  
faire regrette  
soir : Ça fera  
le bon Dieu e

s'enfuir en emportant avec elle son dernier enfant, petit garçon âgé d'un an et demi. Quelques chrétiens de l'endroit qui se réunissaient le soir dans la maison de nos catéchumènes pour réciter la prière en commun ressentait, eux aussi, quelque chose d'extraordinaire : allumait-on la lampe ? elle s'éteignait aussitôt sans qu'il y eût le moindre souffle de vent, l'huile et la mèche étant de bonne qualité. Une main invisible ne cessait de tirer le chef de la chrétienté par le pan de son habit toutes les fois qu'il voulait entrer dans cette malheureuse maison.

Dans ces conjonctures, je fus appelé auprès d'une malade de ce village et j'allai visiter cette famille désolée. Je bénis la maison et j'exhortai ces pauvres gens à avoir confiance dans la vertu de l'eau bénite et de la médaille Chasse-diable (nom que les Annamites donnent à la médaille de Saint-Benoît) que je leur laissai. Tout rentra dans le calme comme par enchantement. Toute la famille devint bientôt chrétienne et servit en paix le bon Dieu.

La vie du missionnaire en district est bien plus intéressante et plus consolante que le séjour de la ville. D'abord, comme le capitaine sur son bateau, pas d'autre maître que Dieu, et sous le regard de Dieu, la sainte liberté de bien faire ! Quelquefois les misères vous pleuvent sur le dos, mais elles glissent comme l'eau sur la plume du canard. Le travail ne manque jamais, l'appétit fait rarement défaut et le sommeil non plus. Si le cœur vous dit de penser au pays et d'aller revoir par la pensée la vieille-maison, le verger, la forêt... tous les lieux chéris qui conservent sur l'âme un attrait si puissant, ni rien, ni personne autour de vous ne mettra obstacle à ce que vous vous figuriez avoir des ailes... Il n'y a que ce vilain son de tam-tam pour vous faire regretter la cloche du pays qui sonne l'*Angelus* du soir. Ça ferait du bien de l'entendre tinter. Mais puisque le bon Dieu en a décidé ainsi !

(FIN).

## Bethleem — Le Carmel — Nazareth

### BETHLÉEM

Nous partons pour Bethléem.

A la sortie de Jérusalem nous voyons la colonie Montefiore, créée par un riche Israélite au moment où ses coreligionnaires furent expulsés de Russie.

Nous nous arrêtons devant un couvent grec bâti à l'endroit où s'était endormi le prophète Elie quand le Seigneur lui envoya par un ange une cruche d'eau et un pain avec l'ordre de fuir la colère de Jézabel. Plus loin est le tombeau de Rachel, monument carré entouré de murs; les Arabes y viennent en pèlerinage.

\* \* \*

Enfin nous apercevons Bethléem, délicieusement située sur le flanc d'une colline. Le terrain est très bien cultivé et couvert d'oliviers.

L'émotion nous gagne en songeant aux paroles du prophète: " Et toi, Bethléem, tu n'es pas la moindre parmi les villes de Juda, car c'est de toi que sortira Celui qui doit régner sur Israël."

Autant Jérusalem est triste, autant est riante la campagne qui entoure Bethléem. Au-delà des collines parsemées de rocs bleus, l'œil distingue une vaste plaine azurée s'étendant au pied de hautes montagnes: c'est la mer Morte et derrière elle les monts de Moab. A Bethléem chaque habi-

tation a  
entoure  
qu'ont le  
léem, les  
sans issu  
sente.

Les fe  
fin, leurs  
haut bon  
consiste e  
elles ont

En desc  
à la grotte  
nastère de  
Deux a  
appartient  
naquit No  
ces mots q  
Virgine M

A deux  
conde grott  
aux Latins.  
adorations  
d'hui dans l  
Notre pri  
attendant à l  
se retira au  
voient les to  
et de saint  
Près de ces t  
duisait les Se

tation a son petit jardin d'oliviers. Un terrain très soigné entoure ces demeures et leur enlève l'aspect de prisons qu'ont les maisons de Jérusalem. Dans l'intérieur de Bethléem, les rues sont montueuses, tortueuses on les croirait sans issue quand, subitement, un tournant brusque se présente.

Les femmes sont belles ici, avec leur type sémitique très fin, leurs yeux noirs et si doux. Elles sont coiffées d'un haut bonnet sur lequel est cousue toute leur fortune, qui consiste en rangées de pièces de monnaies. Autour du cou elles ont également un collier de pièces d'argent.

\* \* \*

En descendant de voiture, nous allons faire notre visite à la grotte de la Nativité. Elle est renfermée dans le monastère des Pères Franciscains.

Deux autels s'y trouvent. Sous le premier, qui, hélas ! appartient aux Grecs, une étoile d'argent indique le lieu où naquit Notre-Seigneur. Au milieu de l'étoile nous lisons ces mots qui mettent le comble à notre émotion : *Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.*

À deux pas, un enfoncement dans le roc forme une seconde grotte dont l'autel, dit l'autel des Mages, appartient aux Latins. La crèche où l'Enfant-Dieu reçut les premières adorations des Bergers et des Mages, est à Rome aujourd'hui dans la basilique de Sainte-Marie Majeure.

Notre prière terminée, nous visitons différentes grottes attenantes à la première. C'est d'abord celle où saint Joseph se retira au moment de la naissance de Jésus. Plus loin se voient les tombeaux de sainte Paule, de sa fille Eustochie et de saint Jérôme, chacun dans une grotte particulière. Près de ces tombeaux est la salle où le grand docteur traduisait les Saintes-Ecritures. Dans la dernière de ces grottes

ont été massacrés et inhumés beaucoup de saints Innocents. Tous les matins la sainte messe se célèbre aux autels de ces différentes grottes.

\* \* \*

Après nos dévotions à la Crèche, nous allons au magnifique monastère du Carmel fondé par une française, mademoiselle d'Artigaux. Cette pieuse chrétienne a vendu tout ce quelle possédait dans son pays pour élever à Bethléem cette maison de prière. Nous entrons à la chapelle, vrai bijou d'architecture gothique. Les colonnes proviennent des mêmes carrières de marbre rose d'où sainte Hélène avait tiré les matériaux des sanctuaires qu'elle fit élever en Orient.

Nous voulons faire une visite à la Mère Prieure afin de lui offrir une statue de l'Enfant-Jésus de Prague pour lequel les Filles de sainte Thérèse ont une grande dévotion. La vénérable religieuse est très touchée de cette attention et m'offre en retour une magnifique image que les Sœurs ont faite elles-mêmes avec du sable, des pierres et des fleurs de Bethléem. Elle a été posée sur la crèche durant la nuit de Noël et représente la Nativité.

### LE CARMEL

Caïffa est un délicieux port où se reposent les eaux bleues de la Méditerranée comme dans un berceau. Il y a là une colonie allemande et tout y respire l'ordre et la propreté. Les terres sont parfaitement cultivées et abritées par la longue chaîne du Carmel.

\* \* \*

Après no  
la sainte m  
et un âne c  
qui se déro  
deur. Le s  
lames d'or  
l'immense n  
sable.

La plaine  
que le voisin  
Carmes fière  
et celui des  
bonheur.

Après une l  
des Carmes. l  
seur et des fe  
toutes les préc  
truction une  
des Sarrasins.  
ceux de l'Orien  
Père vient nou  
nous admirons  
Nous descend  
nous agenouill  
phète Elie vit r  
lisait la Vierge  
autel *Virgini*  
premier sanctua

Après nous être bien reposées, nous commençons à gravir la sainte montagne. Un *moucre* est chargé de nos bagages et un âne de ma personne. Chemin faisant le panorama qui se déroule sous nos yeux est d'une indescriptible splendeur. Le soleil couchant jette sur la Méditerranée des lames d'or aux reflets pourpres et roses qui donnent à l'immense nappe liquide une poésie d'un charme indéfinissable.

La plaine de Caïffa est verte, riche, cultivée ; il semble que le voisinage des deux beaux monastères, celui des Pères Carmes fièrement campé sur l'angle de la chaîne du Carmel et celui des Carmélites bâti au bord de la mer, lui porte bonheur.

\* \* \*

Après une heure d'ascension, nous arrivons au couvent des Carmes. Des murs énormes de plus d'un mètre d'épaisseur et des fenêtres garnies de barreaux de fer prouvent toutes les précautions prises jadis pour faire de cette construction une forteresse capable de résister aux attaques des Sarrasins. Le monastère, comme du reste presque tous ceux de l'Orient, est surmonté du drapeau français. Un Père vient nous recevoir et nous conduit à la chapelle où nous admirons une remarquable statue de Notre-Dame. Nous descendons ensuite dans la crypte souterraine et nous nous agenouillons devant son autel. C'est là que le prophète Elie vit monter de la mer la nuée légère qui symbolisait la Vierge-Marie ; c'est là que fut érigé le premier autel *Virginii pariturae*, là que la Mère de Dieu eut son premier sanctuaire.

## NAZARETH

Pour aller de Caïffa à Nazareth, on traverse la plaine d'Esdreton, la plus grande et la plus fertile qui soit en Palestine. Chemin faisant, nous apercevons à droite, caché dans le flanc de la montagne, l'humble "village de Naïm. Une petite chapelle, entourée de quelques maisons, nous rappelle le miracle qu'y fit Notre-Seigneur.

\* \* \*

Peu après, nous apercevons étagée, gracieusement sur la pente d'un coteau dans la verdure, Nazareth, "la ville des fleurs." Notre première visite est pour son sanctuaire.

L'église de l'Annonciation est spacieuse; elle renferme des tableaux remarquables et un beau chemin de croix. Sous le maître-autel, nous descendons par un large escalier de marbre dans la grotte sacrée où la Vierge pria lorsque l'ange vint accomplir auprès d'elle sa divine mission. Nous nous agenouillons au pied de ce petit sanctuaire. Les yeux humides et le cœur débordant de reconnaissance, nous assistons en esprit au colloque ineffable qui décida la Vierge Marie à devenir la coopératrice de la rédemption des hommes. Longtemps nous restons là, muettes, captivées par le grand mystère que ce lieu rappelle.

Notre guide nous fait remarquer deux dalles de marbre noir, indiquant l'endroit précis occupé par la *Santa Casa* (sainte maison) qui se trouve aujourd'hui à Lorette et dont les dimensions correspondent exactement à l'espace qui est devant nous.

\* \* \*

La matinée du lendemain est entièrement consacrée aux offices. Dans l'après-midi, F. Jean nous conduit à l'emplacement de l'atelier de saint Joseph. Sainte Hélène y avait

élevé une église, déjà en ruines au temps des croisés qui la rebâtirent. Aujourd'hui les Pères franciscains y entretiennent une petite chapelle. Sa Sainteté le pape Léon XIII a ordonné qu'une basilique fût élevée ici, à l'endroit même où se trouvait l'atelier le plus auguste de la terre. Elle sera l'Eglise mère de tous les cercles d'ouvriers et l'un des sanctuaires privilégiés de la famille chrétienne.

\* \* \*

En traversant le quartier grec, nous remarquons une fontaine, qui existait, dit-on, au temps de la Sainte Famille. Elle nous présente un charmant tableau. Huit ou dix jeunes filles y puisent de l'eau. Avec une adresse étonnante, elles lancent sur leurs têtes de grandes et lourdes amphores, dont chacune contient au moins vingt litres.

\* \* \*

Le F. Benoît nous fit voir en détail une grande maison qu'il vient de bâtir. Des pèlerins d'Amérique lui avaient donné pour cette construction 200,000 fr., à la condition que lui-même en fût l'architecte.

A cinq minutes de la ville se trouve une colline appelée "la montagne de l'effroi". Ici Notre-Seigneur, expliquant aux Nazaréens une prophétie d'Isaïe, fut menacé de mort par eux et sur le point d'être précipité du haut du monticule. En réparation de ce criminel projet, une chapelle a été élevée sur le sommet.

MME V. L.

## LE PROGRES AU JAPON

---

Le Japon, à l'heure actuelle, partage avec la Chine l'attention générale. Pendant que l'une repousse systématiquement la civilisation européenne, l'autre, on serait tenté de le dire, se met à la tête du mouvement. Ses soldats ne font pas petite figure au milieu des plus vieilles armées, et on se demande qu'il sera le brillant avenir de ce peuple intelligent, laborieux. Aussi cette lettre de M. Marie sera-t-elle lue avec le plus vif intérêt.

---

Lettre de M. Marie, missionnaire du diocèse d'Osaka

---

### Coup d'œil sur la civilisation du Japon

**J**E n'ai pas été peu surpris en arrivant au Japon d'apercevoir dans un milieu tout différent du nôtre une foule de choses toutes semblables à ce que vous voyez dans nos bonnes villes : langage, costume, physionomie, maintien général des gens, climat, culture, constructions et le reste, tout diffère de chez nous ; et pourtant au bout de quelques heures, j'avais vu passer, mêlés à la foule, des Japonais à l'air *gentleman*, vêtus à l'euro-péenne, des employés, des commerçants, des gens de diverses classes, voire même des députés, des sénateurs, etc. De grandes constructions dominant les basses maisons d'alentour et surmontées de hautes cheminées n'étaient autres que des fabriques, des filatures, construites et organisées avec les derniers perfectionnements de notre vieille Europe. Dans les rues, des crieurs vendaient les journaux comme

chez nous  
des télé  
voyais n  
indigènes  
tion de  
trouver s  
des masse  
Je sav  
séculaire,  
sévère, un  
teaux à si  
savais bie  
s'incorpor  
eux-même  
vail gigan  
avaient fa  
l'histoire.  
en quelque  
s'agit d'un  
Je n'étais  
les chemins  
tés ; les éco  
spéciales, m  
tout cela, pr  
établi part  
rapidité qui  
La langue  
eh bien ! j'a  
presque la s  
de volonté c  
que d'autres

(1) Il s'est pu  
tistique officiel

chez nous (1), et dans le numéro du jour, on pouvait lire des télégrammes du monde entier. Bref tout ce que je voyais m'étonnait; c'était un curieux mélange des choses indigènes que je ne connaissais pas encore, et de la civilisation de nos pays d'occident que je ne m'attendais pas à trouver si loin de l'Europe et dans un pays à peine connu des masses chez nous.

Je savais bien que le Japon s'était éveillé de sa torpeur séculaire, qu'il venait d'abandonner le régime féodal le plus sévère, uniquement rappelé aujourd'hui par les vieux châteaux à six ou sept étages, vides de leurs seigneurs. Je savais bien que les Japonais s'étaient mis à l'œuvre pour s'incorporer notre civilisation sans pourtant cesser d'être eux-mêmes. Je savais bien qu'ils avaient entrepris ce travail gigantesque avec l'ardeur d'un jeune peuple, qu'ils avaient fait tout cela sans révolution, chose unique dans l'histoire. Mais croire à tant de progrès matériels réalisés en quelques années seulement, en quelques jours puisqu'il s'agit d'un peuple, cela dépassait mon imagination.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Depuis, j'ai vu les chemins de fer, les postes, les télégraphes, les universités; les écoles, supérieures, normales, secondaires, primaires, spéciales, militaires, etc.; j'ai vu la marine, l'armée. J'ai vu tout cela, presque identique à ce que nous voyons chez nous, établi partout et se développant, se perfectionnant avec une rapidité qui tient du prodige.

La langue du pays est un obstacle à l'étude des sciences: eh bien! j'ai vu les fanatiques du progrès en demander presque la suppression! C'est vous dire avec quelle force de volonté ce peuple s'est engagé dans sa nouvelle voie. Et que d'autres signes encore!

\* \* \*

(1) Il s'est publié au Japon pendant l'année 1895, d'après la statistique officielle, 319 journaux tirés à 373,479,130 exemplaires.

Tout cela excite l'admiration, et pourtant vous le dirais-je ? j'éprouve un serrement de cœur, parce que je ne vois nulle part que le progrès religieux ait marché de pair avec l'autre. Je ne veux pas vous décrire toutes les taches qui déparent ce beau tableau. Vous savez ce qu'est le paganisme au point de vue moral ; il est là tout entier, c'est tout dire.

Ce qui me console, c'est la pensée que ce peuple, à l'intelligence si ouverte, à l'initiative si puissante, semble plus préparé que tout autre à recevoir la semence chrétienne que nous, missionnaires, lui apportons. Aux yeux des clairvoyants, il est trop évident qu'il en a besoin pour régler ses aspirations, diriger ses progrès et les transformer en vraie civilisation. Il en a besoin pour ne pas courir peut-être à des désastres, et ce besoin, il le sentira.

#### Réflexions sur la nature et l'importance de l'évangélisation au Japon

Plus je vis au milieu de mes chers Japonais, plus je les étudie, et plus aussi je les aime...

Je me passionne de plus en plus pour la conversion de ce peuple. Vous me dites que nos résultats sont bien minimes. Songez donc que nous ne sommes qu'à nos débuts.

\* \* \*

Mais au lieu de vous raconter les pénibles travaux qui nous conduisent aux quelques conversions individuelles dont je vous ai parlé, voulez-vous me permettre de vous exposer quelques idées qui m'obsèdent de plus en plus à mesure que je connais mieux le milieu ?

Nous sommes loin d'avoir affaire ici à des sauvages. Nos

Japonais sont intelligents et capables de grandes choses. Pour le moment, ils ont la fièvre du progrès matériel ; mais, si la vérité les éclaire jamais, ils s'enthousiasmeront d'elle comme du reste. Malheureusement nous n'avons pas encore réussi à la leur montrer, je veux dire à prendre contact avec eux, à nous faire connaître, nous, les dépositaires de la vérité. Nous n'en avons eu ni le temps ni les moyens. Vous me dites que des sermons publics, comme nous les faisons, doivent donner peu de résultats. Mais, ce n'est pas là-dessus que nous comptons nous-mêmes au Japon ; seulement il a bien fallu commencer comme on pouvait.

\* \* \*

Surtout, il faut des œuvres ; il faut que par elles vous repreniez contact avec presque toutes les classes de la société. Ici, nous sommes exactement dans la même nécessité, avec moins d'éléments autour de nous, c'est-à-dire avec plus de difficultés. Nous voyons ce qu'il nous faudrait d'œuvres de presse, d'œuvres de charité pour nous faire connaître tels que nous sommes, pour éclairer par l'exemple ces pauvres païens qui nous entourent, pour faire tomber leurs préjugés. Je suis sûr que si nous pouvons agir de la sorte sur ce cher peuple, les résultats ne tarderaient guère à se produire, et ils étonneraient. La Providence finira bien par nous donner les moyens d'essayer. Aujourd'hui, notre mission est pauvre comme toute mission à ses débuts ; nos ressources nous permettent à peine de vivre ; mais nous attendons avec confiance, et l'heure viendra si le bon Dieu veut vraiment la conversion de ce cher pays.

Avez-vous jamais songé aux conséquences possibles de la conversion du Japon ? Je ne voudrais pas raisonner en rêveur ; mais pourtant, remarquez que, selon toute proba-

bilité, convertir le Japon, c'est faire le plus grand pas à l'évangélisation dans tout l'Extrême-Orient.

\* \* \*

Le Japon, malgré ses défauts inhérents au paganisme, est, sans conteste, le roi de l'Orient quant à sa civilisation, et, on peut le dire, quant aux heureuses aptitudes dont son peuple est doué. Supérieur à la Chine (il l'a bien montré) et aux peuples qui l'avoisinent, il aura nécessairement sur eux une action considérable ; et on ne saurait douter qu'elle ne s'exerce dans un prochain avenir, si l'on remarque (ce qu'on sait bien en Occident maintenant) que le Japon, conscient de sa supériorité, se trouve conduit, par la force même des choses, à vouloir jouer un rôle de plus en plus prépondérant. Oui, telle est bien l'ambition du gouvernement, et peut-être plus encore du peuple lui-même. Sa puissance croissante semble justifier ses prétentions.

\* \* \*

N'y aurait-il pas là une indication providentielle au point de vue chrétien ? Les Français ont été le bras droit de Dieu et de l'Eglise en Occident. Les Japonais, qu'on a appelés, et non sans raison à plus d'un point de vue, " Les Français de l'Orient ", ne seraient-ils pas destinés à une semblable mission en Extrême-Orient ?

Je ne veux pas faire le prophète, mais avouez qu'il est permis de supposer un tel avenir à mon cher Japon. Si c'est une illusion, laissez-là moi, car elle est un précieux stimulant et un puissant encouragement dans les difficultés que nous rencontrons.

### Débuts—Prédiction—Résultats

Les conférences publiques sont un des moyens d'évangélisation les plus en faveur. Malheureusement je ne puis réunir mes auditeurs païens que le soir, parce que la classe au-dessous de la moyenne, la seule malheureusement que je puisse atteindre jusqu'ici, n'a de liberté que la nuit. Vers 8 heures du soir je me rends à l'endroit choisi pour la réunion. On a pu rassembler à grande peine plus ou moins de païens, très peu en général; mais du moins ils sont à moi jusque vers 11 heures ou minuit. Je les fâcherais si je les quittais au bout d'une heure ou deux. Ils se sont donné la peine de venir, et, comme l'auditoire change presque chaque jour, ils ne connaissent point la fatigue de la veille. Il faut donc leur parler tant qu'ils consentent à écouter. D'ailleurs la tentation ne vient pas de les congédier: on a eu tant de peine à les avoir, puis qui sait si on les reverra?

Vous ne comprendrez guère que la prédication ne soit possible au Japon que la nuit. Cela tient à deux causes. Les Japonais sont généralement pauvres, et bien heureux ceux qui ne sont pas obligés pour vivre d'ajouter au travail du jour celui de la nuit. Donc, si les Japonais ont le temps de s'occuper d'autre chose que de gagner leur riz, ce n'est que la nuit.

En outre, nous avons, nous, la vie de famille. Voilà pourquoi chacun tient en général à passer la soirée au milieu des siens. Au Japon, où quoi qu'on dise, la femme n'est point à son rang, où le mariage est aussi facile à rompre qu'à conclure, où les enfants adoptés sont presque aussi nombreux que les autres, la vie de famille, comme nous l'entendons, n'existe pas. Pour tout bon Japonais, une

soirée passée en famille est une soirée d'ennui, Voilà pourquoi les théâtres et autres lieux de plaisirs sont plus fréquentés que dans nos pays. Voilà pourquoi aussi il est relativement facile de réunir quelques païens le soir et de leur parler religion. Je dis relativement, car les protestants ont tellement saturé les Japonais de leurs discours sans doctrine que l'annonce d'une conférence religieuse chrétienne ne suffit plus pour amener un seul auditeur. Ici, je le dis une fois pour toutes, je ne parle que de ce que j'ai vu, d'Osaka, quoique, en réalité, la vie de tous les missionnaires au Japon se ressemble beaucoup.

\* \* \*

Ordinairement la conversation ne dévie pas et reste religieuse. Parfois l'excès de fatigue arrête l'essor des idées, et la conférence se termine avant l'heure jugée convenable. C'est alors que les plus hardis demandent des explications souvent plus saugrenues que profondes.

Je me souviens qu'un jour j'avais parlé de la nécessité du baptême, puis expliqué la manière de l'administrer. Une brave païenne, de service dans un hôpital, consentit à baptiser les petits enfants à l'article de la mort. Une trentaine furent régénérés en bonne et due forme par ses soins dévoués. Malheureusement son zèle la poussa trop loin, et dans une réunion ultérieure elle me raconta avec grand contentement qu'elle avait baptisé... une souris avant de la tuer, sous le prétexte "qu'il fallait faire profiter toute la création du sacrement de baptême qui est une si bonne chose !..." Depuis elle a mieux compris et elle a fini par

se faire baptiser elle-même. Cette seule conversion a coûté trois ans de patience et de soins !

\*  
\* \*

D'autres fois, des hommes à "tête de boule" ou à "tête ronde", des bonzes, pour les appeler par leur nom, viennent troubler le calme de nos réunions. Il en vint un qui me parla philosophie ! Je le laissai dire pendant près d'un quart d'heure, et, comprenant à qui j'avais affaire, je lui demandai :

" — As-tu lu saint Thomas ?

" — Oui.

" — As-tu lu saint Anselme ?

" — Oui."

Il répondait oui à tout :

" — As-tu lu la philosophie de Trompette, le cuisinier de Gambetta ?

" — Oui."

Cela tournait à la comédie :

" — Eh ! bien alors, qu'est-ce que tu viens faire ici ?

" — Comment ?

" — Mais oui, si tu l'as lue, qu'est-ce que tu viens me demander ?

" — Comprends pas . . .

" — Mais Trompette, le fameux Trompette prouvé clair comme deux et deux font quatre que les imbéciles sont seuls de ton opinion."

Un immense éclat de rire partit dans l'auditoire ; et notre bonze, remarquant tout haut qu'il était tard, s'en fut. Onques depuis ne le revit.

Ce sont là les rares amusements des réunions. Le plus souvent les ergoteurs sont des protestants ou des savants à la mode actuelle, aussi à plaindre et aussi exaspérants les uns que les autres. Mais il faut être patient et répondre à tous. Il faut ordinairement avoir l'air de prendre au sérieux, même des insanités. De cette façon on finit par en gagner quelques-uns.

Mais combien sont retenus par les considérations humaines !

Un soir, après une première conférence, un bonze prit la parole :

“ Vous avez raison, dit-il ; votre religion est la seule vraie ; mais si je fais ce que vous dites, je perdrai mon gagne-pain. Bonsoir ! ”

Je me consolai en me disant que c'était une exception.

Une autre fois, je m'époumonnai trois soirs, presque trois nuits de suite devant le même auditoire de huit ou dix païens. Ils témoignaient d'une vraie satisfaction, ils étaient suspendus aux lèvres de l'orateur.

... *Itentique ora tenebant.*

Je crus cette fois la partie gagnée. Le troisième soir, vers minuit, la voix bien fatiguée, et d'un air suppliant :

“ — Eh bien ! mes amis, je pense que vous avez compris... ”

“ — Voyons, voulez-vous vous faire chrétiens ? ”

Le plus intelligent prit la parole :

“ — Père ! dit-il... ”

A ce moment, je tressaillis ; rares sont les païens qui nous donnent ce nom.

“ — Père, nous vous remercions beaucoup ; votre religion est superbé, elle est vraie, la seule vraie... ”

Nouveau tressaillement.

“ — Mais elle est trop droite : nous ne pourrons plus faire le commerce si nous voulons observer votre Décalogue. Donc...”

Les neuf autres firent un signe d'assentiment.

Pauvre orateur ! Pauvre missionnaire !!! Ce n'était plus une exception, c'en était dix.

Il a plu cependant au bon Dieu de bénir nos efforts, et, à force de semer, quelques grains sont tombés dans la bonne terre.

Voilà, en résumé, notre travail quotidien depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis la fondation du poste de Tamatsukuri.

\*  
\* \*  
\*

Quand ce poste fut fondé, il comptait sept chrétiens pratiquants, qui se rattachaient aux deux anciens postes d'Osaka. Environ cent autres noms d'individus autrefois pratiquants étaient portés sur les registres ; mais depuis nous avons reconnu que la plupart avaient quitté Osaka après leur baptême. Voici, d'après les comptes-rendus annuels, la progression depuis quatre ans :

En 1891-92, 164 baptêmes.

En 1892-93, 170 —

En 1893-94, 144 —

En défalquant les morts et ceux qui ont changé de district, il existe actuellement dans le poste de Tamatsukuri 419 chrétiens, auxquels il faut ajouter 40 nouveaux baptisés de l'année courante.

Ces résultats valent bien le sacrifice que fait le missionnaire en quittant sa famille et sa patrie. Mais que c'est peu 400 âmes, dans une ville de 800,000 habitants ! et sur ce nombre pas un de la classe dirigeante !

\* \* \*

Plus que jamais je suis persuadé qu'on pourrait tenter une action plus large et sur un champ plus vaste que celui de conférences où l'on ne saurait réunir qu'un nombre infime de païens.

Ce n'est pas impossible, puisque d'autres l'ont tenté dans la presse et y réussissent. Je ne vous ai pas dit peut-être qu'à la capitale même, à Tokyo, quelques missionnaires se sont dévoués à la fondation d'une Revue catholique. Je n'ai pas à faire leur éloge, mais je puis affirmer que cette Revue le *Ten-Chi-Jin*, est lue par l'élite intellectuelle de l'Empire. C'est une belle et grande œuvre qui vivra. Mais que d'individus influents elle n'atteindra pas ! Il faudrait d'autres œuvres pour agir sur la masse dirigeante.

Vous me direz peut-être que l'action par trop générale des œuvres n'amènera pas une seule conversion. C'est exagéré s'il s'agit de conversions immédiates, et c'est faux, s'il s'agit des conversions de l'avenir. Arriver à ce que le grand nombre prenne contact avec la vraie religion, faire tomber les préjugés, faire toucher du doigt par les actes la supériorité du Christianisme, ne fût-ce qu'au point de vue spéculatif et désintéressé, si j'ose ainsi dire, au point de vue de la conception et de la beauté de l'ordre moral, faire sentir ensuite les avantages pratiques, moraux, de notre sainte religion, inspiratrice de tout dévouement, ennemie de tout égoïsme, tout cela serait-il sans influence sur le cœur d'un peuple aussi intelligent et aussi chevaleresque que le peuple japonais ! Ne serait-ce pas plutôt le plus court chemin pour arriver à sa volonté, c'est-à-dire à sa conversion ? Ah ! si nous pouvions prêcher ces choses-là par nos œuvres plus que par nos sermons !

### Etat d'esprit des Japonais au point de vue religieux

Vous me demandez ce que pensent et disent les Japonais du catholicisme. Je ne saurais mieux vous répondre qu'en transcrivant ce que j'écrivais tout dernièrement à notre Evêque vénéré, Mgr Chatron.

Mais auparavant, laissez-moi vous dire que je me sens plein d'émotion, plein d'amour pour ce peuple à mesure que je l'étudie et le connais davantage, et ce m'est un vrai crève-cœur de n'avoir pu encore résoudre cette question : comment faire pour orienter ses qualités naturelles vers le Christianisme ?

Vous le savez, j'ai obtenu déjà des résultats bien consolants. Ils me dédommagent des fatigues très pénibles, je l'avoue, qu'il me faut supporter. Mais toute mon action ne porte que sur des individus isolés. Je voudrais, je caresse le rêve d'occuper l'opinion publique de notre Sainte Religion, d'attirer à elle les regards de tous.

Quand je vois ce grand mouvement intellectuel qui s'est formé et se développe sans aucune influence chrétienne, quand je songe que la presse, les écoles, tout progresse de tous côtés et que le missionnaire catholique n'a ses entrées nulle part et ne jouit d'aucune influence, je ne sais qu'elle douleur m'étreint, me brise le cœur, et je voudrais, coûte que coûte, tenter la création d'une œuvre assez grande pour jouer un rôle chrétien dans cet immense concert. Le pourrai-je jamais ? . . . Sans savoir ni quand ni comment ce rêve pourra se réaliser, je ne veux pas désespérer et je demande au bon Dieu de m'accorder sa grâce.

Voici les pages que je vous annonçais au début.

“ Chacun sait que jusqu'à ces dernières années la presse, les discours des bonzes, l'esprit public en général, tout était contre nous à vrai dire, bien que, par la force des choses, on

respectât nos personnes et nos demeures dans la mesure du *quod justum*. C'est tout cela qui se transforme. Il n'est pas jusqu'au mot Yaso (Jésus) naguère employé comme terme de mépris, qui ne le soit aujourd'hui sans aucune intention blessante.

“ Mais quelques observations précises laisseront s'échapper d'elles-mêmes leurs conclusions.

“ La *Presse* d'abord, la presse courante, car pour l'autre, d'autres l'observent mieux que moi et diront ce qu'ils en pensent. L'as un journal n'eut raconté jadis quelque scandale d'un fidèle, protestant ou catholique (hélas ! il est nécessaire que le scandale arrive) sans le transformer en preuve de la fausseté et de la bassesse de notre chère religion. Aujourd'hui, ils le racontent encore, mais avec quel esprit différent ! On va jusqu'à terminer ainsi l'article : “ Est-il possible, que même dans le Christianisme, il y ait de telles gens ! ” Et ce n'est pas une ironie ; on ne fait, en la circonstance, qu'imprimer une parole qui se dit et se répète dans tous les rangs de la société. Les journaux bouddhistes sont seuls avec les protestants à tenir un autre langage pour décrier et battre en brèche le catholicisme. Cette transformation dans l'esprit de la presse, les chiffres de nos comptes-rendus ne la disent pas. Au point de vue général pourtant, elle est un plus grand événement que la conversion de cent individus.

(A suivre).